

HARPAGON à part. Est-ce que la peur de la justice le fait extravaganter? (A Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON. La pudeur de qui?

VALÈRE. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON. O ciel! autre disgrâce!

MAITRE JACQUES au commissaire. Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. Rengrègement de mal! Surcroît de désespoir! (Au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi un procès comme larron et comme suborneur.

MAITRE JACQUES. Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE,
MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON. Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A Élise.) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (à Valère) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE. Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écouterà au moins avant que de me condamner.

HARPAGON. Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE aux genoux d'Harpagon. Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent;

et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette fille dont...

HARPAGON. Tout cela n'est rien, et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON. Non, non, je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAITRE JACQUES à part. Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE à part. Voici un étrange embarras!

SCÈNE V.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE,
VALÈRE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANSELME. Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON. Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE. Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON. Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice pour vous venger de son insolence.

ANSELME. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère.) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où

vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE en mettant fièrement son chapeau. Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin. (Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.)

ANSELME.

De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui!

VALÈRE.

Oui.

ANSELME.

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE.

Oui, je l'ose, et suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Appre-

nez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su, depuis peu, que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Elise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et la sévérité de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous avez bâtie sur une vérité?

VALÈRE. Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui étoit à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras; le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. Vous, ma sœur!

MARIANE. Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mère et moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu; sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gènes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE. Vous êtes notre père?

MARIANE. C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME. Oui, ma fille; oui, mon fils; je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout

l'argent qu'il portoit ; et qui, vous ayant tous crus morts durant seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours ; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON à Anselme. C'est là votre fils ?

ANSELME. Oui.

HARPAGON. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. Lui ! vous avoir volé ?

HARPAGON. Lui-même.

VALÈRE. Qui vous dit cela ?

HARPAGON. Maître Jacques.

VALÈRE à maître Jacques. C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES. Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche !

HARPAGON. Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLÉANTE,
VALÈRE, FROSINE, UN COMMISSAIRE,
MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. Où est-il ?

CLÉANTE. Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons ; et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

- MARIANE à Cléante. Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel (montrant Valère). avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (montrant Anselme) dont vous avez à m'obtenir.
- ANSELME. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux... Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.
- HARPAGON. Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.
- CLÉANTE. Vous la verrez saine et entière.
- HARPAGON. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.
- ANSELME. Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.
- HARPAGON. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?
- ANSELME. Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait ?
- HARPAGON. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez faire un habit.
- ANSELME. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.
- LE COMMISSAIRE. Holà ! messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?
- HARPAGON. Nous n'avons que faire de vos écritures.
- LE COMMISSAIRE. Oui ! mais je ne prétends pas les avoir faites pour rien.
- HARPAGON montrant maître Jacques. Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.
- MAITRE JACQUES. Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir !
- ANSELME. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.
- HARPAGON. Vous payerez donc le commissaire ?
- ANSELME. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.
- HARPAGON. Et moi, voir ma chère cassette.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

1669

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, fille d'Oronte.
ÉRASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte
Picarde.
LUCETTE, feinte Gasconne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'in-
trigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHECAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

PERSONNAGES DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAITRES A DANSER.
DEUX PAGES dansants.
QUATRE CURIEUX de spectacle dansants
DEUX SUISSES dansants.
DEUX MÉDECINS grotesques.
MATASSINS dansants.
DEUX AVOCATS chantants.
DEUX PROCUREURS dansants.
DEUX SERGENTS dansants.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantants.
SAUVAGES dansants.
BISCAYENS dansants.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSIENS
CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS;
TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE aux musiciens et aux danseurs. Suivez les ordres que je vous ai
donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et
ne veux point paroître ici.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS,
 PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS;
 TROUPE DE DANSEURS.

(Cette sérénade est composée de chant, d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.)

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
 De tes pavots la douce violence;
 Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
 Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
 Tes ombres et ton silence,
 Plus beaux que le plus beau jour,
 Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN. Que soupirer d'amour

Est une douce chose,
 Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
 A d'aimables penchans notre cœur nous dispose:
 Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
 Que soupirer d'amour
 Est une douce chose,

SECONDE MUSICIEN. Tout ce qu'à nos vœux on oppose,

Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
 Et pour vaincre toute chose,
 Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
 Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
 L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
 Ne font que redoubler une amitié fidèle.
 Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
 Quand deux cœurs s'aiment bien,
 Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux maîtres à danser.)

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux pages.)

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Quatre curieux de spectacle, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Deux Suisses séparent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.)

SCÈNE III.

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE. Mon Dieu! Éraсте, gardons d'être surpris. Je tremble qu'on ne nous voie ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE. Je regarde de tous côtés et je n'aperçois rien.

JULIE à Nérine. Aie aussi l'œil au guet, Nérine; et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE se retirant dans le fond du théâtre. Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE. Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Éraсте, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête?

ÉRASTE. Au moins y travaillons-nous fortement; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE accourant à Julie. Par ma foi, voilà votre père.

JULIE. Ah! séparons-nous vite.

NÉRINE. Non, non, non, ne bougez pas; je m'étais trompée.

JULIE. Mon Dieu! Nérine, que tu es sottе de nous donner de ces frayeurs!

ÉRASTE. Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer; vous en aurez le divertissement; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir: c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE IV.

JULIE, ÉRASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; et, dans la cuisine, où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler: vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles, et qui,

tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez : et je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes lorsque avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsque avec tant de grandeur d'âme vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela; et, pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE.

Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle; et, pour mieux couvrir votre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il n'est tenu qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE.

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerois de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Éraсте, contentez-vous de ce que je fais maintenant; et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité

dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraîné par la suite des choses.

ÉRASTE.

Hé bien!...

SBRIGANI.

Ma foi ! voici notre homme : songeons à nous.

NÉRINE.

Ah ! comme il est bâti !

SCÈNE V.

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. DE POURCEAUGNAC se tournant du côté où il est venu, et parlant à des gens qui le suivent. Hé bien ! quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre soient la sotte ville et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Hé ! messieurs les badauds, faites vos affaires et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI parlant aux mêmes personnes. Qu'est-ce que c'est, messieurs ?

Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC. Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC. Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC. Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC. Oui. Gentilhomme limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC. Qui a étudié en droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC. Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est pas une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC. Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous ; et je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, parfois, pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI. Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous suis obligé.

SBRIGANI. Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI. J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De doux.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. De franc

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! ah!

SBRIGANI. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous ai beaucoup d'obligation

SBRIGANI. C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC. Je le crois.

SBRIGANI. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'en doute point.

SBRIGANI. Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC. J'en suis persuadé.

SBRIGANI. Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

M. DE POURCEAUGNAC. C'est ma pensée.

SBRIGANI. Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

- M. DE POURCEAUGNAC. C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.
- SBRIGANI. Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.
- M. DE POURCEAUGNAC. C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.
- SBRIGANI. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?
- M. DE POURCEAUGNAC. Il faudra bien aller faire ma cour.
- SBRIGANI. Le roi sera ravi de vous voir.
- M. DE POURCEAUGNAC. Je le crois.
- SBRIGANI. Avez-vous arrêté un logis?
- M. DE POURCEAUGNAC. Non; j'allais en chercher un.
- SBRIGANI. Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connois tout ce pays-ci.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

- ÉRASTE. Ah! Qu'est-ce-ci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnoître!
- M. DE POURCEAUGNAC. Monsieur, je suis votre serviteur.
- ÉRASTE. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs!
- M. DE POURCEAUGNAC. Pardonnez-moi. (Bas à Sbrigani.) Ma foi, je ne sais qui il est.
- ÉRASTE. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.
- M. DE POURCEAUGNAC. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.
- ÉRASTE. Vous ne vous remettez point mon visage?
- M. DE POURCEAUGNAC. Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connois point.
- ÉRASTE. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous, je ne sais combien de fois?
- M. DE POURCEAUGNAC. Excusez-moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.
- ÉRASTE. Comment appelez-vous ce traître de Limoges qui fait si bonne chère?
- M. DE POURCEAUGNAC. Petit-Jean?
- ÉRASTE. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC. Le Cimetière des Arènes!

ÉRASTE. Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC. Excusez-moi; je me le remets. (A Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas* à monsieur de Pourceaugnac. Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre... la... qui est si honnête homme.

M. DE POURCEAUGNAC. Mon frère le consul?

ÉRASTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE. Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? La... monsieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC. Mon cousin l'assesseur?

ÉRASTE. Justement.

M. DE POURCEAUGNAC. Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle? Le...

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE. Vous aviez pourtant en ce temps-là...

M. DE POURCEAUGNAC. Non : rien qu'une tante.

ÉRASTE. C'est ce que je voulois dire, madame votre tante. Comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC. Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE. Hélas! la pauvre femme! Elle étoit si bonne personne!

M. DE POURCEAUGNAC. Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE. Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC. Le connoissez-vous aussi?

ÉRASTE. Vraiment, si je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC. Pas des plus grands.

ÉRASTE. Non; mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC. Hé! oui.

ÉRASTE. Qui est votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC. Oui.

ÉRASTE. Fils de votre frère ou de votre sœur.

M. DE POURCEAUGNAC. Justement.

ÉRASTE. Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC. De Saint-Étienne.

ÉRASTE. Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Il dit toute la parenté.

SBRIGANI. Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC. A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉRASTE. Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

ÉRASTE. Vraiment, oui ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC. Cela fut galant.

ÉRASTE. Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC. C'étoit un repas bien troussé.

ÉRASTE. Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

ÉRASTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉRASTE. Ah ! ah !

M. DE POURCEAUGNAC. Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai garde de...

ÉRASTE. Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce seroit vous...

ÉRASTE. Non. Le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE. Où sont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC. Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC. Non. Je lui ai défendu de bouger à moins que je n'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI. C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE. On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI. Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI. Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE seul. Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà!

SCÈNE VII.

ÉRASTE, UN APOTHIKAIRE.

ÉRASTE. Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part?

L'APOTHIKAIRE. Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin; à moi n'appartient pas cet honneur; et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE. Et monsieur le médecin est-il à la maison?

L'APOTHIKAIRE. Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades; et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE. Non : ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHIKAIRE. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est; et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile. C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu; et qui, quand on devoit crever, ne démordroit pas d'un *iota* des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE. Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHIKAIRE. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre, et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE. C'est une grande consolation pour un défunt!

L'APOTHIKAIRE. Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces méde-

cins qui marchandent les maladies ; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses maladies ; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHIKAIRE. Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite ment le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE. Vous avez raison.

L'APOTHIKAIRE. Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient languï plus de trois mois.

ÉRASTE. Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHIKAIRE. Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE. Voilà des soins bien obligeants.

L'APOTHIKAIRE. Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHIKAIRE,
UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN au médecin. Monsieur, il n'en peut plus ; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN. Le malade est un sot ; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate qui doit lui faire mal.

LE PAYSAN. Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN. Bon ! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE au médecin. Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN. Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes : que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE. Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN. Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE. Oui.

PREMIER MÉDECIN. Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE. Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE. Voilà le fin, cela; voilà le fin de la médecine.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE au médecin. C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN. Oui, monsieur; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE. Le voici.

PREMIER MÉDECIN. La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter (montrant le médecin); mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN. Le devoir de ma profession m'y oblige; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC à part. C'est son maître d'hôtel! il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN à Éraсте. Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC. Mon Dieu! il ne me faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN. Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE au médecin. Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC. Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous fassiez de la dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE. Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE. C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN. Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE à monsieur de Pourceaugnac. Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE XI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN,
SECOND MÉDECIN, UN APOTHECAIRE.

PREMIER MÉDECIN. Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN. Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC. Il ne faut point tant de façons, vous dis-je ; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN. Allons, des sièges.

(Des laquais entrent et donnent des sièges.)

M. DE POURCEAUGNAC à part. Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN. Allons, monsieur : prenez votre place, monsieur.

(Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux deux.)

M. DE POURCEAUGNAC s'asseyant. Votre très-humble valet. (Les deux médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN. Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui ; et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN. Tant pis ! Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN. Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC. Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN. De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC. De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MÉDECIN. Vos déjections, comment sont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC. Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN. Un peu de patience; nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, et nous le ferons en françois pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC. Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

PREMIER MÉDECIN. Comme ainsi soit, qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et pronostiques; vous me permettez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art: vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs: ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de

cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps, naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à moitié guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses: en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même temps de le purger, désopiler et évacuer par purgatifs propres et convenables; c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues, et *cætera*; et comme la véritable source de tout le mal est une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité, puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN. A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur;

le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque; et, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la thérapie; et il ne me reste rien ici que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel, le sel est le symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus*; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention!

M. DE POURCEAUGNAC. Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

PREMIER MÉDECIN. Non, monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que tout ceci? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises?

PREMIER MÉDECIN. Bon! dire des injures? Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; et ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC à part. Avec qui m'a-t-on mis ici?
(Il crache deux ou trois fois.)

PREMIER MÉDECIN. Autre diagnostique: la sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC. Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN. Autre encore: l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce donc que toute cette affaire? et que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN. Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC. Me guérir?

PREMIER MÉDECIN. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Parbleu ! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN. Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN. Nous savons mieux que vous comment vous vous portez ; et nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC. Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN. Hom ! hom ! voici un homme plus fou que nous ne pensions.

M. DE POURCEAUGNAC. Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN. Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (Au second médecin.) Allons, procédons à la curation ; et, par la douceur exhalante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoissons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC *seul*.

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX
MÉDECINS GROTESQUES.

(Ils s'asseyent d'abord tous trois ; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.)

LES DEUX MÉDECINS. Buon di, buon di, buon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto armonico ;
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di.

PREMIER MÉDECIN. Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Non è disperato,
 Se vol pigliar un poco d'allegria,
 Altro non è la pazzia
 Che malinconia.

SECOND MÉDECIN.

Sù, cantate, ballate, ridete;
 E, se far meglio volete,
 Quando sentite il deliro vicino,
 Pigliate del vino,
 E qualche volta un poco di tabac.
 Allegramente, monsu Pourceaugnac.

SCÈNE XIV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,
 DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

(Danse des matassins autour de monsieur de Pourceaugnac.)

SCÈNE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHCIAIRE

tenant une seringue.

L'APOTHCIAIRE. Monsieur, voici un petit remède, un petit remède,
 qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC. Comment? je n'ai que faire de cela.

L'APOTHCIAIRE. Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! que de bruit!

L'APOTHCIAIRE. Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera
 point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah!

L'APOTHCIAIRE. C'est un petit clystère, un petit clystère, bénin,
 bénin; il est bénin, bénin; la, prenez, prenez, mon-
 sieur; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHCIAIRE,

DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS

avec des seringues.

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
 Signor monsu,
 Piglialo, piglialo, piglialo sù,
 Che non ti farà male.
 Piglialo sù questo serviziale;

Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

M. DE POURCEAUGNAC. Allez-vous-en au diable!

(Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringueuses, est suivi par les deux médecins et les matassins; il passe derrière le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendoit; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù;
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale,
Piglialo sù,
Signor monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

PREMIER MÉDECIN. Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI. C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN. Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI. Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN. Sans doute : quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI. Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN. Moi, je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes; et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI. Vous avez raison, vos remèdes étoient un coup c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN. Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI.

Chez le bonhomme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien, de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN. Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN. Il est hypothéqué à mes consultations; et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'avez pensé tout votre saoul.

PREMIER MÉDECIN. Laissez-moi faire.

SBRIGANI à part en s'en allant. Je vais de mon côté dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN. Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille ?

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PREMIER MÉDECIN. Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc ?

PREMIER MÉDECIN. Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et suivi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal ?

PREMIER MÉDECIN. Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît ?

PREMIER MÉDECIN. Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

PREMIER MÉDECIN. Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

- ORONTE Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.
 PREMIER MÉDECIN. On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.
- ORONTE. A la bonne heure.
 PREMIER MÉDECIN. Il a beau fuir ; je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.
- ORONTE. J'y consens.
 PREMIER MÉDECIN. Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.
 ORONTE. Je le veux bien.
 PREMIER MÉDECIN. Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.
- ORONTE. Je me porte bien.
 PREMIER MÉDECIN. Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.
- ORONTE. Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. (Seul.) Voyez un peu la belle raison !

SCÈNE III.

ORONTE, SBRIGANI en marchand flamand.

- SBRIGANI. Montsir, avec le fôtre permission, je suisse un trancher marchand flamane, qui foudroît bienne fous temandair un petit nouvel.
- ORONTE. Quoi, monsieur ?
 SBRIGANI. Mettez le fôtre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît.
- ORONTE. Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.
 SBRIGANI. Moi le dire rien, montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.
- ORONTE. Soit. Qu'y a-t-il, monsieur ?
 SBRIGANI. Fous connoître point en sti file un certe montsir Oronte ?
- ORONTE. Oui, je le connois.
 SBRIGANI. Et quel homme est-il, montsir, s'il ve plaît ?
 ORONTE. C'est un homme comme les autres.
 SBRIGANI. Je fous temande, montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?
- ORONTE. Oui.
 SBRIGANI. Mais riche beaucoup grandement, montsir ?
 ORONTE. Oui.
 SBRIGANI. J'en suis aise beaucoup, montsir.
 ORONTE. Mais pourquoi cela ?
 SBRIGANI. L'est, montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.
- ORONTE. Mais encore, pourquoi ?
 SBRIGANI. L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

- ORONTE. Hé bien?
- SBRIGANI. Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doit beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamanes qui être venues ici.
- ORONTE. Ce monsieur de Pourceagnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?
- SBRIGANI. Oui, montsir; et, depuis huit mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui a remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.
- ORONTE. Hon, hon! il a remis là à payer ses créanciers?
- SBRIGANI. Oui, montsir, et avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.
- ORONTE à part. L'avis n'est pas mauvais. (Haut.) Je vous donne le bonjour.
- SBRIGANI. Je remercie, montsir, de la faveur grande.
- ORONTE. Votre très-humble valet.
- SBRIGANI. Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'afoir donné. (Seul après avoir ôté sa barbe et dépeuillé l'habit de Flamand, qu'il a par-dessus le sien.) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de divisions entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux sont également propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

- M. DE POURCEAUGNAC se croyant seul. *Piglialo sù, piglialo sù, signor monsu.* Que diable est-ce là? (Apercevant Sbrigani.) Ah!
- SBRIGANI. Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?
- M. DE POURCEAUGNAC. Tout ce que je vois me semble lavement.
- SBRIGANI. Comment?
- M. DE POURCEAUGNAC. Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?
- SBRIGANI. Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?
- M. DE POURCEAUGNAC. Je pensois y être régalaé comme il faut.
- SBRIGANI. Hé bien?
- M. DE POURCEAUGNAC. Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon d'i mondi.* Six panta-

lons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta, *Allegramente, monsu Pourceaugnac*. Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est bénin, bénin, bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Pigliato sù, signor monsu; pigliato, pigliato, pigliato sù*. Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC. Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC. Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC. Ne sens-je point le lavement, je vous prie?

SBRIGANI.

Hé! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC. J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela; et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; et les hommes sont bien traîtres et scélérats!

M. DE POURCEAUGNAC. Enseignez-moi, de grâce, le logis de monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah! ah! vous êtes donc de complexion amoureuse? et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille?...

M. DE POURCEAUGNAC. Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC. De quelle façon, donc?

SBRIGANI.

Ah! c'est autre chose; et je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non : cela n'est point nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grâce.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC. Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC. Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. (Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.) C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoit pas et qu'il n'a jamais vue, un gentilhomme plein de franchise pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. (A monsieur de Pourceaugnac.) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience: mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez: celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC. L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur; je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCÈNE V.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC. Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE. Serviteur, monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE. Oui.

M. DE POURCEAUGNAC. Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE. A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC. Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE. Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC. Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme?

ORONTE. Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari?

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, JULIE, ORONTE.

JULIE. On vient de me dire, mon père, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

ORONTE. Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC à part. Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord!

ORONTE. Je voudrais bien savoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main. Que je suis aise de vous voir, et que je brûle d'impatience!...

ORONTE. Ah! ma fille! Otez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC à part. Oh! oh! quelle égrillarde!

ORONTE. Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(Julie continue le même jeu.)

M. DE POURCEAUGNAC à part. Vertu de ma vie!

ORONTE à Julie. Encore? Qu'est-ce à dire, cela?

JULIE. Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE. Non. Rentrez là dedans.

JULIE. Laissez-moi le regarder.

- ORONTE. Rentrez, vous dis-je.
 JULIE. Je veux demeurer là, s'il vous plaît.
 ORONTE. Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je...
 JULIE. Hé bien ! je rentre.
 ORONTE. Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.
 M. DE POURCEAUGNAC à part. Comme nous lui plaisons !
 ORONTE à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller. Tu ne veux pas te retirer ?
 JULIE. Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur ?
 ORONTE. Jamais ; et tu n'es pas pour lui.
 JULIE. Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.
 ORONTE. Si je te l'ai promis, je te le dépromets.
 M. DE POURCEAUGNAC à part. Elle voudroit bien me tenir.
 JULIE. Vous avez beau faire : nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.
 ORONTE. Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend !

SCÈNE VII.

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

- M. DE POURCEAUGNAC. Mon Dieu ! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.
 ORONTE. Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.
 M. DE POURCEAUGNAC. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?
 ORONTE. Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle et considère si peu sa fille que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?
 M. DE POURCEAUGNAC. C'est une pièce que l'on m'a faite ; et je n'ai aucun mal.
 ORONTE. Le médecin me l'a dit lui-même.
 M. DE POURCEAUGNAC. Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.
 ORONTE. Je sais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abu-

serez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC. Quelles dettes?

ORONTE: La feinte ici est inutile; et j'ai vu le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC. Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE. Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE.

LUCETTE contrefaisant une Languedocienne. Ah! tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scé-lérat, podes-tu sousteni ma bisto?

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE. Que te boli, infâme! Tu fas semblan de nou me pas connouisse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre? (A Oronte.) Nou sabi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; may yeu bous déclari que yeu soun so fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passan à Pézénas, el auguet l'adresse, dambé sas mignardisos, commo sap tabla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel moyyen à ly douna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh! oh!

M. DE POURCEAUGNAC. Que diable est-ce-ci?

LUCETTE.

Lou traité me quittel très ans après, sul préteste de quelques affaires que l'apelabon dins soun pays, et despey noun l'y resçau put quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo per se remarida dambé un autre jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de son prumié mariatge. Yeu ai tout quitta en diligenso, et me souy rendudo dins aquesto loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en taquel criminel mariatge, et confondre as elys de tout lou mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint! n'a pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta consciensso te deu fayre?

M. DE POURCEAUGNAC. Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infâme ! gausos-tu dire lou countrari ? Hé ! tu sables bè, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al cel qu'aco non fougesso pas, et que m'auquesso layssado dins l'état d'innoussenco, et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas troumpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ; yeu nou serio pas réduito à fayré lou tristé persounatge que yeu fave présentomen ; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de pietat abandonado à las mourtéles doulous que yeu ressentí de sas perfidos acciús.

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer. (A monsieur de Pourceaugnac.) Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC. Je ne connois rien à tout ceci.

SCÈNE IX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, NÉRINE,
LUCETTE, ORONTE.

NÉRINE contrefaisant une Picarde. Ah ! je n'en pis plus ; je sis tout essolée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir : tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche ! je boutte empêchement au mariage. (A Oronte.) Chés mon méri, monsieur, et je veux faire pindre che bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC. Encore !

ORONTE à part. Quel diable d'homme est-ce-ci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire ? ambe bostre empachomen, et bostro pendaric ? Quaquel homo es bostre marit ?

NÉRINE.

Oui, medème, et je sis sa femme.

LUCETTE.

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deu estre pendut, aquo sera yeu que lou farai penjat.

NÉRINE.

Je n'entains mie che barogoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.

NÉRINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous sousteni yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a époséé.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE.

J'ai des gairans de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pay lo sap.

NÉRINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist notre mariatge.

- NÉRINE. Tout Chin-Quentin a assisté à no noche.
 LUCETTE. Nou y a res de tan héritable.
 NÉRINE. Il gn'y a rien de plus chertain.
 LUCETTE à monsieur de Pourceaugnac. Gausos-tu dire lou countrari, valisquos ?
 NÉRINE à monsieur de Pourceaugnac. Est-che que tu démaintiras, méchiant homme ?
 M. DE POURCEAUGNAC. Il est aussi vrai l'un que l'autre.
 LUCETTE. Quaingn impudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pauro Françon, et del pauré Jeannet, que soun lous fruits de nôstre mariatge ?
 NÉRINE. Bayez un peu l'insolence ! Quoi ! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaigne de ta foi ?
 M. DE POURCEAUGNAC. Voilà deux impudentes carognes !
 LUCETTE. Beni, Françon, beni, Jeannet, beni toustou, beni toustoune, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.
 NÉRINE. Venez, Madelaine, men ainfain, venez-ves-en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

SCÈNE X.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE,
 NÉRINE, PLUSIEURS ENFANTS.

- LES ENFANTS. Ah ! mon papa ! mon papa ! mon papa !
 M. DE POURCEAUGNAC. Diantre soit des petits fils de putains !
 LUCETTE. Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre a tal tous enfans, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello ? Tu nou m'esca-peras pas, infâme, yeu te boly seguy pertout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penjat, couquy, te boly fayré penjat.
 NÉRINE. Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insainsible aux caresses de chette pauvre ainfaint ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre.
 LES ENFANTS. Mon papa ! mon papa ! mon papa !
 M. DE POURCEAUGNAC. Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.
 ORONTE. Allez, vous ferez bien de le faire punir ; et il mérite d'être pendu !

SCÈNE XI.

SBRIGANI seul.

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCÈNE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah! je suis assommé! Quelle peine! quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI. Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC. Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI. Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC. Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI. Voilà une méchante affaire, et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC. Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI. Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC. Moi! point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI. Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC. Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI. En voilà de plus fin encore

M. DE POURCEAUGNAC. Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI. Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI. Ah! fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC. Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI. Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler: ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir?

SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENTS.

PREMIER AVOCAT trainant ses paroles en chantant.

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT chantant fort vite en bredouillant.

Votre fait
Est clair et net;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alcyat et Cujas,
Ce grand homme si capable;
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

(Danse de deux procureurs et de deux sergents, pendant que le SECOND AVOCAT chante les paroles qui suivent:)

Tous les peuples policés
Et bien sensés;
Les François, Anglois, Hollandois,

Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands;
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

LE PREMIER AVOCAT chante celles-ci :

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac, impatienté, les chasse.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choses s'achement où nous voulons ; et, comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

ÉRASTE.

Je voudrais bien le voir en cet équipage !

SBRIGANI.

Songez, de votre part, à achever la comédie, et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (Il lui parle à l'oreille.) Vous entendez bien ?

ÉRASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (Il lui parle à l'oreille.)

ÉRASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi... (Il lui parle encore à l'oreille.)

ÉRASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC en femme, SBRIGANI.

SBRIGANI. Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI. Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC. Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI. Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais quand on est innocent?

SBRIGANI. N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC. Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI. Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI. Vous avez raison; on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC. Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI. Votre barbe n'est rien; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. (Après que monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC. Allons donc, mon carrosse. Où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI. Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC. Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais ! petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI. Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose : cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC. Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI. Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.)

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

PREMIER SUISSE sans voir monsieur de Pourceaugnac. Allons, dépêchons, camarade ; li faut allair tous deux nous à la Crève, pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Pourcegnac, qui l'a été contané par ortonance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE sans voir monsieur de Pourceaugnac. Li faut nous loër un fenètre pour voir sti choustice.

PREMIER SUISSE. Li disent que l'on fait tejà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE. Li sira, mon foi, un grand plaisir di regarter pendre sti Limossin.

PREMIER SUISSE. Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE. Li est un plaiçant trôle, oui ; li disent que s'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE. Sti tioble li fouloir trois femmes à li tout seul ! il est bien assez t'une.

SECOND SUISSE en apercevant monsieur de Pourceaugnac. Ah ! ponchour, mameselle.

PREMIER SUISSE. Que faire fous là tout seul ?

M. DE POURCEAUGNAC. J'attends mes gens, messieurs.

SECOND SUISSE. Li est belle, par mon foi !

M. DE POURCEAUGNAC. Doucement, messieurs.

PREMIER SUISSE. Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE. L'est un gentilhomme limossin qui sera pendu chentiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE. Li est là un petit teton qui l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC. Tout beau !

PREMIER SUISSE. Mon foi, moi couchair pïen afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC. Ah ! c'en est trop ! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE. Laisse, toi ; l'est moi qui le veut couchair afec elle.

PREMIER SUISSE. Moi ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSE. Moi, l'y fouloir, moi.

(Les deux Suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.)

PREMIER SUISSE. Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSE. Toi, l'afair menti.

PREMIER SUISSE. Toi, l'afair menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC. Au secours ! A la force !

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT,
DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT. Qu'est-ce ? Quelle violence est-ce là, et que voulez-vous faire à madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE. Parti, pon, toi ne l'afair point.

SECOND SUISSE. Parti, pon aussi, toi ne l'afair point encore.

SCÈNE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT,
DEUX ARCHERS.

M. DE POURCEAUGNAC. Je vous suis bien obligé, monsieur, de m'avoir délivré de ces insolents.

L'EXEMPT. Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC. Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT. Ah ! ah ! qu'est-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC. Je ne sais pas.

L'EXEMPT. Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC. Pour rien.

L'EXEMPT. Voilà un discours qui marque quelque chose ; et je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC. Hé ! monsieur, de grâce !

L'EXEMPT.

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC. Hélas !

SCÈNE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Ah, ciel ! que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC. Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT. Oui, oui : c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI à l'Exempt. Hé ! monsieur, pour l'amour de moi ! Vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT. Non : il m'est impossible.

SBRIGANI. Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT à ses archers. Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI,
UN EXEMPT.

SBRIGANI à monsieur de Pourceaugnac. Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

M. DE POURCEAUGNAC donnant de l'argent à Sbrigani. Ah ! maudite ville !

SBRIGANI. Tenez, monsieur.

L'EXEMPT. Combien y a-t-il ?

SBRIGANI. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT. Non ; mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI à l'Exempt qui veut s'en aller. Mon Dieu ! attendez. (A monsieur de Pourceaugnac.) Dépêchez ; donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC. Mais...

SBRIGANI. Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC. Ah ! (Il donne encore de l'argent à Sbrigani.)

SBRIGANI à l'Exempt. Tenez, monsieur.

L'EXEMPT à Sbrigani. Il faut donc que je m'enfuije avec lui ; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI. Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT. Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani. Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette ville.

SBRIGANI. Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. (Seul.) Que le ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe! Mais voici...

SCÈNE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI feignant de ne point voir Oronte. Ah! quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-tu? et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE. Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI. Ah! monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille!

ORONTE. Il m'enlève ma fille?

SBRIGANI. Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE. Allons, vite à la justice. Des archers après eux.

SCÈNE IX.

ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI.

ÉRASTE à Julie. Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille, que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE. Ah! infâme que tu es!

ÉRASTE à Julie. Comment! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père. Il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq

mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnable de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE.

Hé bien! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et (montrant Éraste) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégouter.

ÉRASTE.

Moi, je serois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sottie.

ÉRASTE.

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, monsieur, j'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que M. de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Éraste. Ça, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

- ORONTE. Je te donnerai sur les oreilles.
 ÉRASTE. Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.
 ORONTE. C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.
 ÉRASTE. Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur?
 ORONTE. C'est un sortilège qu'il lui a donné; et vous verrez qu'elle changera de sentiments avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.
 JULIE. Je ne...
 ORONTE. Ah! que de bruit! Ça, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!
 ÉRASTE à Julie. Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.
 ORONTE. Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.
 ÉRASTE. En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE X.

TROUPE DE MASQUES DANSANTS ET CHANTANTS.

UN MASQUÉ en Égyptienne.

Sortez, sortez de ces lieux,
 Soucis, Chagrins et Tristesse;
 Venez, venez, Ris et Jeux,
 Plaisir, Amour et Tendresse;
 Ne songeons qu'à nous réjouir :
 La grande affaire est le plaisir.

CHOEUR DE MASQUES CHANTANTS.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
 La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici,
 Votre ardeur est non commune,
 Et vous êtes en souci
 De votre bonne fortune :
 Soyez toujours amoureux,
 C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE en Égyptien.

Aimons jusques au trépas,
 La raison nous y convie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Hélas ! si l'on n'aimoit pas ,
 Que seroit-ce de la vie ?
 Ah ! perdons plutôt le jour
 Que de perdre notre amour.
 Les biens ,

L'ÉGYPTIEN.

L'ÉGYPTIENNE.

L'ÉGYPTIEN.

L'ÉGYPTIENNE.

L'ÉGYPTIEN.

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire ,
 Les grandeurs ,
 Les sceptres qui font tant d'envie ,
 Tout n'est rien si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

Il n'est point , sans l'amour , de plaisirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux ,
 C'est le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus , sus , chantons tous ensemble ;
 Dansons , sautons , jouons-nous.

UN MASQUE en pantalon.

Lorsque pour rire on s'assemble ,
 Les plus sages , ce me semble ,
 Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
 La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de sauvages.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

FIN DE MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES

1670

PERSONNAGES.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
DORIMÈNE, marquise.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
NICOLE, servante de monsieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS dansants.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

CUISINIERS dansants.

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

Cérémonie turque.

LE MUFTI.
TURCS assistants du mufti, chantants.
DERVIS chantants.
TURCS dansants.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

Ballet des nations.

UN DONNEUR DE LIVRES dansant.
IMPORTUNS dansants.
TROUPE DE SPECTATEURS chantants.
PREMIER HOMME du bel air.
SECOND HOMME du bel air.
PREMIÈRE FEMME du bel air.
SECONDE FEMME du bel air.
PREMIER GASCON.
SECOND GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS chantants.
ESPAGNOLS dansants.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS chantants et dansants.
POITEVINS ET POITEVINES dansants.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

ACTE PREMIER.

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments, et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN MAITRE A DANSER,
TROIS MUSIENS, DEUX VIOLONS,
QUATRE DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE aux musiciens. Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER aux danseurs. Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE à son élève. Est-ce fait?

L'ÉLÈVE. Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER. Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER. Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous allez l'entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER. Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER. Non pas entièrement; et je voudrais, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAITRE A DANSER. Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux de cela que toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquisées que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE. J'en demeure d'accord et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il faut y mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'approuve qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit, il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnoyées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER. Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER. Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Je le voudrois aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER. Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN en robe de chambre et en bonnet de nuit;
 LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER,
 L'ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE,
 UNE MUSICIENNE, DEUX MUSIENS,
 DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Hé bien, messieurs! qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER. Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN. Hé! la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

LE MAITRE A DANSER. Ah! ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN. Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; mon tailleur m'a envoyé des bas de soie, que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER. Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER. Elle est fort belle.

M. JOURDAIN. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN. Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS. Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Au maître de musique et au maître à danser.) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER. Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausse étroit de velours rouge et sa camisole de velours vert. Voici encore un petit déshabillé pour faire, le matin, mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il est galant.

M. JOURDAIN. Laquais!

PREMIER LAQUAIS. Monsieur!

M. JOURDAIN. L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. Monsieur!

M. JOURDAIN étant sa robe de chambre. Tenez ma robe. (Au maître de musique et au maître à danser.) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN. Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (montrant son élève) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN. Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. JOURDAIN à ses laquais. Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigneurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN. Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu raillailler par-ci, par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN. On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... la... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER. Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN. Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER. Du mouton?

M. JOURDAIN. Oui. Ah! (il chante.)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.

Hélas! hélas!

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER. Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN. C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE. La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER. La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

LE MAITRE A DANSER. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Sans la musique, un état ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER. Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire,

LE MAITRE DE MUSIQUE. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN. Comment cela?

LE MAITRE DE MUSIQUE. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN. Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. JOURDAIN. Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

- M. JOURDAIN. Oui, on dit cela.
- LE MAITRE A DANSER. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?
- M. JOURDAIN. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.
- LE MAITRE A DANSER. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.
- M. JOURDAIN. Je comprends cela à cette heure.
- LE MAITRE DE MUSIQUE. Voulez-vous voir nos deux affaires ?
- M. JOURDAIN. Oui.
- LE MAITRE DE MUSIQUE. Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.
- M. JOURDAIN. Fort bien.
- LE MAITRE DE MUSIQUE aux musiciens. Allons, avancez. (A monsieur Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.
- M. JOURDAIN. Pourquoi toujours des bergers ? on ne voit que cela partout.
- LE MAITRE A DANSER. Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.
- M. JOURDAIN. Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

- LA MUSICIENNE. Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité.
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.
- PREMIER MUSICIEN.
Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie ;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.
- SECOND MUSICIEN.
Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;

Mais, hélas! ô rigueur cruelle!

On ne voit point de bergère fidèle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN. Aimable ardeur!
LA MUSICIENNE. Franchise heureuse!
SECOND MUSICIEN. Sexe trompeur!
PREMIER MUSICIEN. Que tu m'es précieuse!
LA MUSICIENNE. Que tu plais à mon cœur!
SECOND MUSICIEN. Que tu me fais d'horreur!
PREMIER MUSICIEN.

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE. On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.
SECOND MUSICIEN. Hélas! où la rencontrer?
LA MUSICIENNE. Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.
SECOND MUSICIEN. Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?
LA MUSICIENNE. Voyons, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.
SECOND MUSICIEN. Qui manquera de constance
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer :
Ah! qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fidèles!

M. JOURDAIN. Est-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Oui.

M. JOURDAIN. Je trouve cela bien troussé ; et il y a là dedans de
petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER. Voici, pour mon affaire, un petit essai des
plus beaux mouvements et des plus belles attitudes
dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN. Sont-ce encore des bergers?

LE MAITRE A DANSER. C'est ce qu'il vous plaira. (Aux danseurs.) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes
de pas que le maître à danser leur commande.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE,
LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN. Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN. C'est pour tantôt, au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER. Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Au reste, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN. Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE. Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN. Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN. Mais surtout que le ballet soit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN. Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAITRE A DANSER. Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.) La, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la, la. La jambe droite, la, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN. Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE. Voilà qui va le mieux du monde.

M. JOURDAIN. A propos! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise, j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER. Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURDAIN. Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER. Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN. Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER. Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN. Faites un peu. (Après que le maître à danser a fait trois révérences.) Bon.

SCÈNE II.

**MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE,
LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.**

LE LAQUAIS. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (Au maître de musique et au maître à danser.) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

**MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES,
LE MAITRE DE MUSIQUE,
LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS**

tenant deux fleurets.

LE MAITRE D'ARMES après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à monsieur Jourdain. Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur

la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant: En garde.)

M. JOURDAIN. Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE. Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN. De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

LE MAITRE D'ARMES. Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration?

M. JOURDAIN. Oui.

LE MAITRE D'ARMES. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAITRE A DANSER. Tout beau, monsieur le tireur d'armes, ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES. Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

LE MAITRE DE MUSIQUE. Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAITRE A DANSER. Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

LE MAITRE D'ARMES. Mon petit maître à danser, je vous ferois

- danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien je vous ferois chanter de la belle manière.
- LE MAITRE A DANSER. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.
- M. JOURDAIN au maître à danser. Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?
- LE MAITRE A DANSER. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.
- M. JOURDAIN au maître à danser. Tout doux, vous dis-je.
- LE MAITRE D'ARMES au maître à danser. Comment! petit impertinent!
- M. JOURDAIN. Hé! mon maître d'armes!
- LE MAITRE A DANSER au maître d'armes. Comment! grand cheval de carrosse!
- M. JOURDAIN. Hé! mon maître à danser!
- LE MAITRE D'ARMES. Si je me jette sur vous...
- M. JOURDAIN au maître d'armes. Doucement!
- LE MAITRE A DANSER. Si je mets sur vous la main...
- M. JOURDAIN au maître à danser. Tout beau!
- LE MAITRE D'ARMES. Je vous étrillerai d'un air...
- M. JOURDAIN au maître d'armes. De grâce!
- LE MAITRE A DANSER. Je vous rosserai d'une manière...
- M. JOURDAIN au maître à danser. Je vous prie.
- LE MAITRE DE MUSIQUE. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.
- M. JOURDAIN au maître de musique. Mon Dieu! arrêtez-vous!

SCÈNE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN,
LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER,
LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

- M. JOURDAIN. Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.
- LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?
- M. JOURDAIN. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.
- LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Hé quoi, messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?
- LE MAITRE A DANSER. Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages , c'est la modération et la patience.

LE MAITRE D'ARMES. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres , c'est la sagesse et la vertu.

LE MAITRE A DANSER. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Et moi , que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES. Et moi je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance , et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne peut pas même honorer du nom d'art , et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur , de chanteur et de baladin !

LE MAITRE D'ARMES. Allez , philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE. Allez , belitre de pédant.

LE MAITRE A DANSER. Allez , cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Comment ! marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux , et tous trois le chargent de coups.)

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Infâmes , coquins , insolents !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAITRE D'ARMES. La peste l'animal !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Impudents !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAITRE A DANSER. Diantre soit de l'âne bête !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Scélérats !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe !

LE MAITRE DE MUSIQUE. Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN. Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Fripons , gueux , traîtres , imposteurs !

M. JOURDAIN. Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe !

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou d'aller me fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN,
UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE raccommodant son collet. Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Ce sentiment est raisonnable, *nam, sinè doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN. Oui; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort*.

M. JOURDAIN. Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Par où vous plaît-il que nous commençons? voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par

le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon, etc.*

M. JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Oui.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et..

M. JOURDAIN. Non : laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Très-volontiers.

M. JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN. U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient tou-

jours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Fort bien.

M. JOURDAIN. Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. Non, non; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. De la prose.

M. JOURDAIN. Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN à son laquais. Comment! mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS. Non, monsieur.

M. JOURDAIN. Ce maudit tailleur me fait bien attendre, pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR,
UN GARÇON TAILLEUR portant l'habit
de M. Jourdain, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah! vous voilà! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR. Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR. Point du tout, monsieur.

M. JOURDAIN. Comment! point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR. Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR. Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN. Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en bas.

LE MAITRE TAILLEUR. Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR. Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN. Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAITRE TAILLEUR. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Oh! voilà qui est donc bien?

LE MAITRE TAILLEUR. Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

M. JOURDAIN. Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR. Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR. Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR. Tout est bien.

M. JOURDAIN regardant le maître tailleur. Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR. C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN. Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR. Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN. Oui, donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR. Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR,
LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS DANSANTS,
UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR à ses garçons. Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausse de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien.)

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque-chose pour boire.

M. JOURDAIN. Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. (Donnant de l'argent.) Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN. Monseigneur! Oh! oh! Monseigneur! attendez, mon ami; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN. Votre grandeur! Oh! oh! oh! attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre grandeur! (Bas à part.) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN. Il a bien fait; je lui allois tout donner.

SCÈNE X.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Suivez-moi, que j'aie un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez : la voilà.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Nicole!

NICOLE. Plaît-il?

M. JOURDAIN. Écoutez.

NICOLE riant. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Qu'as-tu à rire?

NICOLE. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Comment donc?

NICOLE. Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE. Nenni, monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te baillerais sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE. Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais voyez quelle insolence!

NICOLE. Vous êtes tout à fait drôle comme cela.... Hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te...

NICOLE. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te

jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. Hé bien, monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

M. JOURDAIN. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt tu nettoies...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Encore?

NICOLE tombant à force de rire. Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. J'enrage!

NICOLE. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Si je te prends...

NICOLE. Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres!

NICOLE. Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

M. JOURDAIN. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE se relevant. Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN,
NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M^{me} JOURDAIN. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURDAIN. Il n'y a que des sots et des sottés, ma femme, qui se railleront de moi.

M^{me} JOURDAIN. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure;

et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

M^{me} JOURDAIN. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Française est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN. Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé, pour une paysanne!

M^{me} JOURDAIN. Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLE. Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle.

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

M^{me} JOURDAIN. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je: vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

M^{me} JOURDAIN. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

M^{me} JOURDAIN. N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collège, vous faire donner le fouet, à votre âge?

- M. JOURDAIN. Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!
- NICOLE. Oui, ma foi! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.
- M. JOURDAIN. Sans doute.
- M^{me} JOURDAIN. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.
- M. JOURDAIN. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (A madame Jourdain.) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?
- M^{me} JOURDAIN. Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.
- M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.
- M^{em} JOURDAIN. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.
- M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?
- M^{me} JOURDAIN. Des chansons.
- M. JOURDAIN. Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.
- M^{me} JOURDAIN. Hé bien?
- M. JOURDAIN. Comment est-ce que cela s'appelle?
- M^{me} JOURDAIN. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.
- M. JOURDAIN. C'est de la prose, ignorante.
- M^{me} JOURDAIN. De la prose?
- M. JOURDAIN. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé! voilà ce que c'est que d'étudier. (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?
- NICOLE. Comment?
- M. JOURDAIN. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?
- NICOLE. Quoi?
- M. JOURDAIN. Dis un peu U, pour voir.
- NICOLE. Hé bien! U.
- M. JOURDAIN. Qu'est-ce que tu fais?
- NICOLE. Je dis U.
- M. JOURDAIN. Oni: mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?
- NICOLE. Je fais ce que vous me dites.
- M. JOURDAIN. Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas; U, vois-tu? Je fais la moue: U.
- NICOLE. Oui, cela est biau

- M^{me} JOURDAIN. Voilà qui est admirable.
- M. JOURDAIN. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA!
- M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là?
- NICOLE. De quoi est-ce que tout cela guérit?
- M. JOURDAIN. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.
- M^{me} JOURDAIN. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.
- NICOLE. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.
- M. JOURDAIN. Ouais! ce maître d'armes vous tient au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.) Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un? La, pousse-moi un peu pour voir.
- NICOLE. Hé bien! quoi! (Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)
- M. JOURDAIN. Tout beau! Holà! ho! Doucement! Diantre soit la coquine!
- NICOLE. Vous me dites de pousser.
- M. JOURDAIN. Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.
- M^{me} JOURDAIN. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.
- M. JOURDAIN. Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter voire bourgeoisie.
- M^{me} JOURDAIN. Çamon vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné!
- M. JOURDAIN. Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

- M^{me} JOURDAIN. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.
- M. JOURDAIN. Hé bien! n'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?
- M^{me} JOURDAIN. Et ce seigneur, que fait-il pour vous?
- M. JOURDAIN. Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.
- M^{me} JOURDAIN. Et quoi?
- M. JOURDAIN. Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.
- M^{me} JOURDAIN. Oui. Attendez-vous à cela.
- M. JOURDAIN. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?
- M^{me} JOURDAIN. Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.
- M. JOURDAIN. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.
- M^{me} JOURDAIN. Chansons!
- M. JOURDAIN. Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.
- M^{me} JOURDAIN. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.
- M. JOURDAIN. Taisez-vous. Le voici.
- M^{me} JOURDAIN. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai diné quand je le vois.
- M. JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
NICOLE.

- DORANTE. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?
- M. JOURDAIN. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.
- DORANTE. Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?
- M^{me} JOURDAIN. Madame Jourdain se porte comme elle peut.
- DORANTE. Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!
- M. JOURDAIN. Vous voyez.
- DORANTE. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.
- M. JOURDAIN. Hai, hai.
- M^{me} JOURDAIN à part. Il le gratte par où il se démange.
- DORANTE. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

- M^{me} JOURDAIN à part. Oui, aussi sot par derrière que par devant.
- DORANTE. Ma foi! monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus; et je parlois encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.
- M. JOURDAIN. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (A madame Jourdain.) Dans la chambre du roi!
- DORANTE. Allons, mettez.
- M. JOURDAIN. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.
- DORANTE. Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.
- M. JOURDAIN. Monsieur...
- DORANTE. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.
- M. JOURDAIN. Monsieur, je suis votre serviteur.
- DORANTE. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.
- M. JOURDAIN se couvrant. J'aime mieux être incivil qu'importun.
- DORANTE. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.
- M^{me} JOURDAIN à part. Oui: nous ne le savons que trop.
- DORANTE. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.
- M. JOURDAIN. Monsieur, vous vous moquez.
- DORANTE. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.
- M. JOURDAIN. Je n'en doute point, monsieur.
- DORANTE. Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.
- M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.
- DORANTE. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.
- M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Je vous le disois bien.
- DORANTE. Voyons un peu ce que je vous dois.
- M. JOURDAIN bas à madame Jourdain. Vous voilà, avec vos soupçons ridicules!
- DORANTE. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?
- M. JOURDAIN. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.
- DORANTE. Cela est vrai.
- M. JOURDAIN. Une autre fois six vingts.
- DORANTE. Oui.
- M. JOURDAIN. Et une autre fois cent quarante.
- DORANTE. Vous avez raison.
- M. JOURDAIN. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

- DORANTE. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.
M. JOURDAIN. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.
DORANTE. Justement.
M. JOURDAIN. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.
- DORANTE. Il est vrai.
M. JOURDAIN. Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.
- DORANTE. Fort bien. Douze sols huit deniers. Le compte est juste.
M. JOURDAIN. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.
- DORANTE. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?
M. JOURDAIN. Somme totale, quinze mille huit cents livres.
DORANTE. Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner : cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.
- M^{me} JOURDAIN *bas* à M. Jourdain. Hé bien! ne l'avois-je pas bien deviné?
- M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Paix!
DORANTE. Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis?
M. JOURDAIN. Hé! non.
- M^{me} JOURDAIN *bas* à monsieur Jourdain. Cet homme-là fait de vous une vache à lait.
- M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Taisez-vous.
DORANTE. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.
M. JOURDAIN. Non, monsieur.
- M. JOURDAIN *bas* à monsieur Jourdain. Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.
M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je.
DORANTE. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.
M. JOURDAIN. Point, monsieur.
- M^{me} JOURDAIN *bas* à monsieur Jourdain. C'est un vrai enjôleur.
M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Taisez-vous donc.
M^{me} JOURDAIN *bas* à monsieur Jourdain. Il vous sucera jusqu'au dernier sou.
- M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Vous tairez-vous?
DORANTE. J'ai force gens qui m'en prêteront avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.
- M. JOURDAIN. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.
- M^{me} JOURDAIN *bas* à monsieur Jourdain. Quoi! vous allez encore lui donner cela?
M. JOURDAIN *bas* à madame Jourdain. Que faire? Voulez-vous que je

refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

M^{me} JOURDAIN bas à monsieur Jourdain. Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

M^{me} JOURDAIN. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

M^{me} JOURDAIN. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. Comment se porte-t-elle?

M^{me} JOURDAIN. Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

M^{me} JOURDAIN. Oui, vraiment! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

M^{me} JOURDAIN. Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE. Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN à Dorante. Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN. Je vous suis trop obligé.

DORANTE. Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

M^{me} JOURDAIN. Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE bas à monsieur Jourdain. Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

- M. JOURDAIN. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.
 DORANTE. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.
- M. JOURDAIN. Comment l'a-t-elle trouvé?
 DORANTE. Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.
- M. JOURDAIN. Plût au ciel!
 M^{me} JOURDAIN à Nicole. Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.
 DORANTE. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.
- M. JOURDAIN. Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.
- DORANTE. Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?
- M. JOURDAIN. Oh! assurément, et de très-grand cœur!
 M^{me} JOURDAIN à Nicole. Que sa présence me pèse sur les épaules!
 DORANTE. Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et, lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.
- M. JOURDAIN. Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.
 M^{me} JOURDAIN à Nicole. Est-ce qu'il ne s'en ira point?
 NICOLE. Ils se trouvent bien ensemble.
 DORANTE. Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.
- M. JOURDAIN. Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterois au prix de toutes choses.
- M^{me} JOURDAIN bas à Nicole. Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée.

DORANTE. Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN s'apercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet. Ouais! vous êtes bien impertinente! (A Dorante.) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche; et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

M^{me} JOURDAIN. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle: c'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

M^{me} JOURDAIN. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. (Seule.) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE à Cléonte. Ah! vous voilà tout à propos! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

- CLÉONTE. Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.
- NICOLE. Est-ce ainsi que vous recevez...
- CLÉONTE. Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire, de ce pas, à ton infidèle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.
- NICOLE. Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.
- COVIELLE. Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.
- NICOLE. Quoi! tu me viens aussi...
- COVIELLE. Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.
- NICOLE à part. Ouais! quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

- CLÉONTE. Quoi! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!
- COVIELLE. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.
- CLÉONTE. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie, je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables: je la rencontre par hasard; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu!
- COVIELLE. Je dis les mêmes choses que vous.
- CLÉONTE. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?
- COVIELLE. Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?
- CLÉONTE. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!
- COVIELLE. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!
- CLÉONTE. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

- COVIELLE. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!
- CLÉONTE. Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!
- COVIELLE. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!
- CLÉONTE. Elle me fuit avec mépris!
- COVIELLE. Elle me tourne le dos avec effronterie!
- CLÉONTE. C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.
- COVIELLE. C'est une trahison à mériter mille soufflets.
- CLÉONTE. Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.
- COVIELLE. Moi, monsieur? Dieu m'en garde!
- CLÉONTE. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.
- COVIELLE. N'ayez pas peur.
- CLÉONTE. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.
- COVIELLE. Qui songe à cela?
- CLÉONTE. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.
- COVIELLE. J'y consens.
- CLÉONTE. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconsiance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.
- COVIELLE. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.
- CLÉONTE. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisabile; et marque-moi bien, pour m'en dégouter, tous les défauts que tu peux voir en elle.
- COVIELLE. Elle, monsieur! voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.
- CLÉONTE. Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.
- COVIELLE. Elle a la bouche grande.

- CLÉONTE. Oui, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.
- COVIELLE. Pour sa taille, elle n'est pas grande.
- CLÉONTE. Non, mais elle est aisée et bien prise.
- COVIELLE. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.
- CLÉONTE. Il est vrai, mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.
- COVIELLE. Pour de l'esprit..
- CLÉONTE. Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.
- COVIELLE. Sa conversation...
- CLÉONTE. Sa conversation est charmante.
- COVIELLE. Elle est toujours sérieuse.
- CLÉONTE. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?
- COVIELLE. Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.
- CLÉONTE. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.
- COVIELLE. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.
- CLÉONTE. Moi? j'aimerois mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.
- COVIELLE. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?
- CLÉONTE. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

- NICOLE à Lucile. Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.
- LUCILE. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.
- CLÉONTE à Covielle. Je ne veux pas seulement lui parler.
- COVIELLE. Je veux vous imiter.
- LUCILE. Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?
- NICOLE. Qu'as-tu donc, Covielle?
- LUCILE. Quel chagrin vous possède?
- NICOLE. Quelle mauvaise humeur te tient?

- LUCILE. Etes-vous muet, Cléonte?
- NICOLE. As-tu perdu la parole, Covielle?
- CLÉONTE. Que voilà qui est scélérat!
- COVIELLE. Que cela est Judas!
- LUCILE. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.
- CLÉONTE à Covielle. Ah! ah! On voit ce qu'on a fait.
- NICOLE. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.
- COVIELLE à Cléonte. On a deviné l'enclouure.
- LUCILE. N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?
- CLÉONTE. Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler, et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous : cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.
- COVIELLE à Nicole. Queussi, queumi.
- LUCILE. Voilà bien du bruit pour un rien! je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.
- CLÉONTE voulant s'en aller pour éviter Lucile. Non, je ne veux rien écouter.
- NICOLE à Covielle. Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.
- COVIELLE voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole. Je ne veux rien entendre.
- LUCILE suivant Cléonte. Sachez que ce matin...
- CLÉONTE marchant toujours sans regarder Lucile. Non, vous dis-je.
- NICOLE suivant Covielle. Apprends que...
- COVIELLE marchant aussi sans regarder Nicole. Non, traîtresse.
- LUCILE. Écoutez.
- CLÉONTE. Point d'affaires.
- NICOLE. Laisse-moi dire.
- COVIELLE. Je suis sourd.
- LUCILE. Cléonte!
- CLÉONTE. Non.
- NICOLE. Covielle!
- COVIELLE. Point.
- LUCILE. Arrêtez.
- CLÉONTE. Chansons.
- NICOLE. Entends-moi.
- COVIELLE. Bagatelle.
- LUCILE. Un moment.

- CLÉONTE. Point du tout.
 NICOLE. Un peu de patience.
 COVIELLE. Tarare.
 LUCILE. Deux paroles.
 CLÉONTE. Non : c'en est fait.
 NICOLE. Un mot.
 COVIELLE. Plus de commerce.
 LUCILE s'arrêtant. Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.
 NICOLE s'arrêtant aussi. Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.
 CLÉONTE se tournant vers Lucile. Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.
 LUCILE s'en allant à son tour pour éviter Cléonte. Il ne me plaît plus de le dire.
 COVIELLE se tournant vers Nicole. Apprends-nous un peu cette histoire.
 NICOLE s'en allant aussi pour éviter Covielle. Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.
 CLÉONTE suivant Lucile. Dites-moi...
 LUCILE marchant toujours sans regarder Cléonte. Non, je ne veux rien dire.
 COVIELLE suivant Nicole. Conte-moi...
 NICOLE marchant aussi sans regarder Covielle. Non, je ne conte rien.
 CLÉONTE. De grâce.
 LUCILE. Non, vous dis-je.
 COVIELLE. Par charité.
 NICOLE. Point d'affaires.
 CLÉONTE. Je vous en prie.
 LUCILE. Laissez-moi.
 COVIELLE. Je t'en conjure.
 NICOLE. Ote-toi de là.
 CLÉONTE. Lucile !
 LUCILE. Non.
 COVIELLE. Nicole !
 NICOLE. Point.
 CLÉONTE. Au nom des dieux.
 LUCILE. Je ne veux pas.
 COVIELLE. Parle-moi.
 NICOLE. Point du tout.
 CLÉONTE. Éclaircissez mes doutes.
 LUCILE. Non : je n'en ferai rien.
 COVIELLE. Guéris-moi l'esprit.
 NICOLE. Non : il ne me plaît pas.
 CLÉONTE. Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me

voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE à Nicole. Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE à Cléonte qui veut sortir. Cléonte!

NICOLE à Covielle qui suit son maître. Covielle!

CLÉONTE s'arrêtant. Hé?

COVIELLE s'arrêtant aussi. Plaît-il?

LUCILE. Où allez-vous?

CLÉONTE. Où je vous ai dit.

COVIELLE. Nous allons mourir.

LUCILE. Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. Moi! je veux que vous mouriez?

CLÉONTE. Oui, vous le voulez.

LUCILE. Qui vous le dit?

CLÉONTE s'approchant de Lucile. N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE. Est-ce ma faute? et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE à Covielle. Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE à Nicole. Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE à Cléonte. Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE à Covielle. C'est la chose comme elle est.

COVIELLE à Cléonte. Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE. Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE,
COVIELLE, NICOLE.

M^{ME} JOURDAIN. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte; et vous voilà tout à propos. Mon mari vient: prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse!

SCÈNE XII.

CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN,
LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable: mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. Comment?

M. JOURDAIN. Vous n'êtes point gentilhomme: vous n'aurez pas ma fille.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma femme: je vous vois venir.

M^{me} JOURDAIN. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN. Voilà pas le coup de langue?

M^{me} JOURDAIN. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN. Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent

ccla. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

M^{me} JOURDAIN. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot d'adai que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN à Nicole. Taisez-vous, impertinente! Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille: je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

M^{me} JOURDAIN. Marquise?

M. JOURDAIN. Oui, marquise.

M^{me} JOURDAIN. Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN. C'est une chose que j'ai résolue.

M^{me} JOURDAIN. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vint visiter en équipage de grand' dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse! c'est la fille de monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; et ses deux grands-pères venoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dinez avec moi.

M. JOURDAIN. Voilà bien des sentiments du petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise, en dépôt de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE,
NICOLE, COVIELLE.

M^{me} JOURDAIN. Cléonte, ne perdez point courage encore. (A Lucile.)
Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolument à
votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez
épouser personne.

SCÈNE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux
sentiments.

CLÉONTE. Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus que
l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE. Vous moquez-vous de le prendre sérieusement
avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas
qu'il est fou? et vous coûtoit-il quelque chose de
vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE. Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il falloit
faire preuve de noblesse pour être gendre de mon-
sieur Jourdain.

COVIELLE riant. Ah! ah! ah!

CLÉONTE. De quoi ris-tu?

COVIELLE. D'une pensée qui me vient pour jouer notre
homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. Comment?

COVIELLE. L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. Quoi donc?

COVIELLE. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui
vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire
entrer dans une bourle que je veux faire à notre
ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais,
avec lui, on peut hasarder toute chose; il n'y faut
point chercher tant de façons, et il est homme à y
jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans
toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai
les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire
seulement.

CLÉONTE. Mais apprend-moi...

COVIELLE. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le
voilà qui revient.

SCÈNE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul*.

Que diable est-ce là ? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux ; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main , et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN. Hé ! mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII.

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

DORIMÈNE, DORANTE.

DORIMÈNE. Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche.

DORANTE. Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne.

DORIMÈNE. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont entraîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela ; mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la

fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE. Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble, et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont elles soient satisfaites.

DORANTE. Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.

DORANTE. Ah! madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE. Je sais ce que je dis : et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE. Hé! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

M. JOURDAIN après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène. Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE. Comment?

M. JOURDAIN. Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. Quoi donc?

M. JOURDAIN. Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN. Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel, envieux de mon bien.... m'eût accordé.... l'avantage de ~~ne~~ voir dignement... des...

- DORANTE. Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments; et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.
- DORIMÈNE bas à Dorante. Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.
- DORANTE. Madame, voilà le meilleur de mes amis.
- M. JOURDAIN. C'est trop d'honneur que vous me faites.
- DORANTE. Galant homme tout à fait.
- DORIMÈNE. J'ai beaucoup d'estime pour lui.
- M. JOURDAIN. Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.
- DORANTE bas à M. Jourdain. Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.
- M. JOURDAIN bas à Dorante. Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?
- DORANTE bas à M. Jourdain. Comment? gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (Haut.) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.
- DORIMÈNE. Il m'honore beaucoup.
- M. JOURDAIN bas à Dorante. Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!
- DORANTE bas à M. Jourdain. J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.
- M. JOURDAIN bas à Dorante. Je ne sais quelles grâces vous en rendre.
- DORANTE. Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.
- DORIMÈNE. C'est bien de la grâce qu'il me fait.
- M. JOURDAIN. Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...
- DORANTE. Songeons à manger.

SCÈNE XX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,
UN LAQUAIS.

- LE LAQUAIS à M. Jourdain. Tout est prêt, monsieur.
- DORANTE. Allons donc nous mettre à table; et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Les cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE,
TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMÈNE. Comment, Dorante ! voilà un repas tout à fait magnifique !

M. JOURDAIN. Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.)

DORANTE. Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE. Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN. Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMÈNE. Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN. Moi, madame, Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne seroit pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. Vous êtes bien dégouté!

M. JOURDAIN. Vous avez trop de bonté...

DORANTE après avoir fait signe à monsieur Jourdain. Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régaler.

M. JOURDAIN. Madame, ce n'est pas...

DORANTE. Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER ET SECOND MUSICIENS ENSEMBLE un verre à la main.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour :
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous et le vin vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!

Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIENS ENSEMBLE.

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie.

Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.

Dépêchons-nous de boire :
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;

Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE. Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et
cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN. Je vois encore ici, madame, quelque chose de
plus beau.

DORIMÈNE. Ouais! monsieur Jourdain est galant plus que je
ne pensois.

DORANTE. Comment, madame! pour qui prenez-vous mon-
sieur Jourdain?

M. JOURDAIN. Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je
dirois.

DORIMÈNE. Encore?

DORANTE à Dorimène. Vous ne le connoissez point.

M. JOURDAIN. Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. Oh! je le quitte.

DORANTE. Il est homme qui a toujours la riposte en main.
Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, ma-
dame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE. Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN. Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE,
DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

M^{me} JOURDAIN. Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois
bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette
belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez
eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma
sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois
ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dé-
pensez votre bien; et c'est ainsi que vous festinez les
dames en mon absence, et que vous leur donnez la
musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez
promener!

DORANTE. Que voulez-vous dire, madame Jourdain, et quelles
fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête
que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui
donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi,
je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter
sa maison, et que vous devriez un peu mieux re-
garder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN. Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui
donne tout ceci à madame, qui est une personne de

qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

M^{me} JOURDAIN. Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

DORANTE. Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair. Il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand' dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE suivant Dorimène qui sort. Madame, holà ! madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN. Madame... Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah ! impertinente que vous êtes ! voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

M^{me} JOURDAIN. Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN. Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

M^{me} JOURDAIN sortant. Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends ; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN. Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN seul.

Elle est arrivée bien malheureusement ! J'étois en humeur de dire de jolies choses ; et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE déguisé.

COVIELLE. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN. Non, monsieur.

COVIELLE étendant la main à un pied de terre. Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN. Moi?

COVIELLE. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN. Pour me baiser?

COVIELLE. Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN. De feu monsieur mon père?

COVIELLE. Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Comment dites-vous?

COVIELLE. Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon père?

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Vous l'avez fort connu?

COVIELLE. Assurément.

M. JOURDAIN. Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE. Sans doute.

M. JOURDAIN. Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. Comment?

M. JOURDAIN. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. Lui? marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN. Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN. Par tout le monde!

COVIELLE. Oui.

M. JOURDAIN. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt

que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

- M. JOURDAIN. Quelle ?
 COVIELLE. Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?
 M. JOURDAIN. Moi ? Non.
 COVIELLE. Comment ! il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.
 M. JOURDAIN. Par ma foi, je ne savais pas cela.
 COVIELLE. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.
 M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc ?
 COVIELLE. Oui : et il veut être votre gendre.
 M. JOURDAIN. Mon gendre, le fils du Grand Turc ?
 COVIELLE. Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onchalla moustaph gidelum amanahem varakini oussere carbuthath* ; c'est-à-dire, N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien ?
 M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?
 COVIELLE. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : Ah ! me dit-il, *Marababa sahem* ! c'est-à-dire, Ah ! que je suis amoureux d'elle !
 M. JOURDAIN. *Marababa sahem* veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle !
 COVIELLE. Oui.
 M. JOURDAIN. Par ma foi, vous faites bien de le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !
 COVIELLE. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?
 M. JOURDAIN. *Cacaracamouchen* ? Non.
 COVIELLE. C'est-à-dire, Ma chère âme.
 M. JOURDAIN. *Cacaracamouchen* veut dire Ma chère âme ?
 COVIELLE. Oui.
 M. JOURDAIN. Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, ma chère âme. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.
 COVIELLE. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire

mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN. *Mamamouchi?*
COVIELLE.

Oui, *mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN. Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui, pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. Comment! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN. Il va venir ici?

COVIELLE. Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN. Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN. Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré, et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI.

CLÉONTE en Turc, TROIS PAGES portant la veste de Cléonte,
MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE. *Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.*

COVIELLE à monsieur Jourdain. C'est-à-dire: Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN. Je suis très-humble serviteur de son altesse turque.

COVIELLE. *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE. *Oustin yoc catamalequi basun base alla moran.*

COVIELLE. Il dit que le ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpents.

M. JOURDAIN. Son altesse turque m'honore trop; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. *Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.*

CLÉONTE. *Bel-men.*

COVIELLE. Il a dit que vous alliez vite avec lui vous préparer

pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN. Tant de choses en deux mots?

COVIELLE. Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII.

COVIELLE *seul.*

Ah! ah! ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? comme te voilà ajusté!

COVIELLE. Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE. De quoi ris-tu?

COVIELLE. D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE. Comment!

COVIELLE. Je vous le donnerois en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entrends.

COVIELLE. Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS assistants du muphti
chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Six Turcs entrent gravement deux à deux au son des instruments. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs

figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné des dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le muphti et les dervis restent debout au milieu d'eux; et, pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant *Alli*, lèvent les bras au ciel en chantant *Alla*; ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant *Alla eckber*, et deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.)

SCÈNE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS,
MONSIEUR JOURDAIN vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban
et sans sabre.

LE MUPHTI à monsieur Jourdain.

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star si?
Non intendir;
Tazir, tazir.

(Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.)

SCÈNE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

LE MUPHTI. Dice, Turque, qui star quista? Anabatista? anabatista?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Zuinglista?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Coffita?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS. Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI. Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Luterana?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Puritana?

LES TURCS. Ioc.

LE MUPHTI. Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS. Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI. Ioc, ioc, ioc. Mahametana? Mahametana?

- LES TURCS. Hi valla. Hi valla.
 LE MUPHTI. Como chamara? como chamara?
 LES TURCS. Giourdina, Giourdina.
 LE MUPHTI sautant. Giourdina, Giourdina.
 LES TURCS. Giourdina, Giourdina.
 LE MUPHTI. Mahameta, per Giourdina.
 Mi pregar, sera e matina.
 Voler far un paladina
 De Giourdina, de Giourdina,
 Dar turbanta, e dar scarrina,
 Con galera, e brigantina,
 Per deffender Palestina.
 Mahameta, per Giourdina,
 Mi pregar sera e matina.
 (Aux Turcs.)
 Star bon Turca, Giourdina?
 LES TURCS. Hi valla. Hi valla.
 LE MUPHTI chantant et dansant.
 Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.
 LES TURCS. Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN,

TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

(Le muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus garnis aussi de bougies allumées.)

Les deux autres dervis amènent monsieur Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre; de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation, après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti crie à haute voix: *Hou*.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi *Hou, hou, hou.*)

M. JOURDAIN après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos. Ouf!

LE MUPHTI à monsieur Jourdain.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI aux Turcs. Donar turbanta.
 LES TURCS. Ti non star furba?
 No, no, no.
 Non star forfanta?
 No, no, no.
 Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de monsieur Jourdain au son des instruments.)

LE MUPHTI donnant le sabre à monsieur Jourdain.
 Ti star nobile, non star fabbola
 Pigliar schiabbola.
 LES TURCS mettant le sabre à la main.
 Ti star nobile, non star fabbola.
 Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de sabre à monsieur Jourdain.)

LE MUPHTI. Dara, dara
 Bastonnara.
 LES TURCS. Dara, dara
 Bastonnara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Turcs dansants donnent à monsieur Jourdain des coups de bâton en cadence.)

LE MUPHTI. Non tener honta,
 Questa star l' ultima affronta.
 LES TURCS. Non tener honta,
 Questa star l' ultima affronta.

(Le muphti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi, les Turcs, chantants et dansants, sautant autour du muphti, se retirent avec lui, et emmènent monsieur Jourdain.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

1^{re} JOURDAIN. Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que

vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc. Qu'est-ce que ceci? qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN. Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Comment donc?

M. JOURDAIN. Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi*?

M. JOURDAIN. *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN. Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN. *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

M^{me} JOURDAIN. Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

M. JOURDAIN. Quelle ignorante! Je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

M^{me} JOURDAIN. Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN. *Mahameta per Jordina*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN. *Jordina*, c'est-à-dire Jourdain.

M^{me} JOURDAIN. Hé bien! quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN. *Per far an paladina de Jordina*.

M^{me} JOURDAIN. Comment?

M. JOURDAIN. *Dar turbanta con galera*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN. *Per deffender Palestina*.

M^{me} JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN. *Dara, dara bastonnara*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN. *Non tener honta, questa star l'ultima affronta*.

M^{me} JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN chantant et dansant. *Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.* (Il tombe par terre.)

M^{me} JOURDAIN. Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou.

M. JOURDAIN se relevant et s'en allant. Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi*.

M^{me} JOURDAIN seule. Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit. Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante.) Ah! ah! voici justement le reste de notre écu! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme

aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE. J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE. Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. J'ai vu là des apprêts magnifiques; et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une aussi douce résolution?

DORIMÈNE. Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme: la figure en est admirable.

SCÈNE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE. Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN après avoir fait les révérences à la turque. Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE. J'ai été bien aise d'être des premiers, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN. Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouve-

ment : votre cœur lui doit être précieux ; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN. La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent , et qu'il sait , dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE. C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. Où est donc son atesse turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN. Le voilà qui vient ; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,

CLÉONTE habillé en Turc.

DORANTE à Cléonte. Monsieur, nous venons faire la révérence à votre atesse, comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN. Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra : et il parle turc à merveille. (A Cléonte.) Holà ! où diantre est-il allé ? *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore*, et madame, une *granda dama, granda dama.* (Voyant qu'il ne se fait point entendre.) Ah ! (A Cléonte montrant Dorante.) Monsieur, lui *mamamouchi* françois, et madame *mamamouchi* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon ! voici l'interprète.

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE,

CLÉONTE habillé en Turc, COVIELLE déguisé.

M. JOURDAIN. Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. (Montrant Cléonte.) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

CLÉONTE.

Allabala crociam acci boram alal smen.
Catalequi tubal ourin soter amalou han.

M. JOURDAIN à Dorimène et à Dorante. Voyez-vous?

COVIELLE. Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN. Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORIMÈNE. Cela est admirable!

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE,
DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN. Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. Comment? mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN. Non, non : ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. A moi, mon père?

M. JOURDAIN. Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE. Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN. Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN. Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Ça, votre main.

LUCILE. Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... (Reconnoissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père; je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN. Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN,
LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

M^{me} JOURDAIN. Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant!

M. JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses; et

il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

M^{me} JOURDAIN. C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage; et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. JOURDAIN. Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

M^{me} JOURDAIN. Avec le fils du Grand Turc?

M. JOURDAIN montrant Covielle. Oui; faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire du truchement; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN. Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE. Comment! madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez son attesse turque pour gendre?

M^{me} JOURDAIN. Mon Dieu! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

M^{me} JOURDAIN. Madame, je vous prie aussi de ne point vous embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

M^{me} JOURDAIN. Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

M^{me} JOURDAIN. Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE. Sans doute.

M^{me} JOURDAIN. Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE. Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

M^{me} JOURDAIN. Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN. Voilà bien du caquet! Je vous dis que ce mariage là se fera.

M^{me} JOURDAIN. Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN. Ah! que de bruit!

LUCILE. Ma mère!

M^{me} JOURDAIN. Allez. Vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN à madame Jourdain. Quoi? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

M^{me} JOURDAIN. Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE à madame Jourdain. Madame!

M^{me} JOURDAIN. Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE. Un mot.

M^{me} JOURDAIN. Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE à M. Jourdain. Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

- M^{me} JOURDAIN. Je n'y consentirai point.
- COVIELLE. Écoutez-moi seulement.
- M^{me} JOURDAIN. Non.
- M. JOURDAIN à madame Jourdain. Écoutez-le.
- M^{me} JOURDAIN. Non : je ne veux pas l'écouter.
- M. JOURDAIN. Il vous dira...
- M^{me} JOURDAIN. Je ne veux point qu'il me dise rien.
- M. JOURDAIN. Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?
- COVIELLE. Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.
- M^{me} JOURDAIN. Hé bien ! quoi ?
- COVIELLE bas à madame Jourdain. Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari ; que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?
- M^{me} JOURDAIN bas à Covielle. Ah ! ah !
- COVIELLE bas à madame Jourdain. Et moi, Covielle, qui suis le truchement ?
- M^{me} JOURDAIN bas à Covielle. Ah ! comme cela, je me rends.
- COVIELLE bas à madame Jourdain. Ne faites pas semblant de rien.
- M^{me} JOURDAIN haut. Oui. Voilà qui est fait ; je consens au mariage.
- M. JOURDAIN. Ah ! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.
- M^{me} JOURDAIN. Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.
- DORANTE. C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.
- M^{me} JOURDAIN. Je consens aussi à cela.
- M. JOURDAIN bas à Dorante. C'est pour lui faire accroire ?
- DORANTE bas à M. Jourdain. Il faut bien l'amuser un peu avec cette feinte.
- M. JOURDAIN bas. Bon ! bon ! (Haut.) Qu'on aille querir le notaire.
- DORANTE. Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son altesse turque.
- M. JOURDAIN. C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.
- M^{me} JOURDAIN. Et Nicole ?

N. JOURDAIN. Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

ZOUIELLE. Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE.

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.)

DIALOGUE DES GENS QUI EN MUSIQUE DEMANDENT DES LIVRES.

TOUS. A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur.
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà, monsieur! monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR. Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

GASCON.

Ah! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille.
J'ai déjà lé poumon usé.
Bous boyez que chacun mé raille,
Et je suis escandalisé
De boir ès mains de la canaille,
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON.

Hé! cadédis, monseu, boyez qui l'on put être.
Un libret, jé vous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi, qué lé fat

LE SUISSE.

N'a pas l'honneur dé mé connoître.
Montsir le donner de papier,
Que vuel dir sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir

A crieir,

Sans que je pouvre afoir ein liffre.
Pardi, ma foi, montsir, je pense fous l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.

Et cela sans doute est laid,
 Que notre fille
 Si bien faite et si gentille,
 De tant d'amoureux l'objet,
 N'ait pas à son souhait
 Un livre de ballet,
 Pour lire le sujet
 Du divertissement qu'on fait,
 Et que toute notre famille
 Si proprement s'habille
 Pour être placée au sommet
 De la salle où l'on met
 Les gens de l'entriguët!
 De tout ceci, franc et net,
 Je suis mal satisfait;
 Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte,
 Le sang au visage me monte;
 Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
 L'entend fort mal :
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal,
 De faire si peu de compte
 D'une fille qui fait l'ornement principal
 Du quartier du Palais-Royal,
 Et que, ces jours passés, un comte
 Fut prendre la première au bal.
 Il l'entend mal,
 C'est un brutal,
 Un vrai cheval,
 Franc animal.

OMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah! quel bruit!

Quel fracas!

Quel chaos!

Quel mélange

Quelle confusion!

Quelle cohue étrange!

Quel désordre!

Quel embarras!

On y sèche.

L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentré! jé suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enragé, Diou mé damne.

LE SUISSE.

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians!

GASCON.

Jé murs!

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE. Mon foi, moi, le foudrois être hors de de lans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie,

Et ne me quittez pas.

On fait de nous trop peu de cas,

Et je suis las

De ce tracas.

Tout ce fracas

Cet embarras

Me pèse par trop sur les bras.

S'il me prend jamais envie

De retourner de ma vie

A ballet ni comédie,

Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie,

Et ne me quittez pas ;

On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,

Regagnons notre logis ;

Et sortons de ce taudis

Où l'on ne peut être assis.

Ils seront bien ébaubis,

Quand ils nous verront partis.

Trop de confusion règne dans cette salle,

Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle.

Si jamais je reviens à semblable régale,

Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,

Regagnons notre logis,

Et sortons de ce taudis,

Où l'on ne peut être assis.

TOUS.

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur :

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Les trois importans dansent.

TROISIÈME ENTRÉE.

TROIS ESPAGNOLS *chantant* :

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor,

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

Lisonjeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me asegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor
Y solícito el dolor.

(Six Espagnols dansent.)

TROIS MUSIENS ESPAGNOLS.

Ay! que locura, con tanto rigor
Quejarse de amor,
Del niño bonito
Que todo es dulzura.

Ay! que locura?

Ay! que locura?

ESPAGNOL *chantant*. El dolor solícita!

El que al dolor se da :

Y nadie de amor muere,

Sino quien non sabe amar,

DEUX ESPAGNOLS. Dulce muerte es el amor

Con correspondencial igual;

Y si esta gozamos hoy,

Porque la quieres turbar?

UN ESPAGNOL. Alegrese enamorado

Y tome mi parecer,

Que en esto de querer,

Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya, de fiestas ;
 Vaya de bayle !
 Alegria, alegria, alegria !
 Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE MUSICIENNE ITALIENNE fait le premier récit,
 dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno,
 Contro amor mi ribellai ;
 Ma fui vinta in un baleno,
 In mirar due vaghi rai
 Ahi ! che resiste puoco
 Cor di gelo a stral di fuoce !

Ma si caro è 'l mio tormento,
 Dolce è si la piaga mia,
 Che il penare è mio contento,
 E' l sanarmi è tirannia.
 Ahi ! che più giova e piace
 Quanto amor è più vivace !

(Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin, représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence. Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :)

LE MUSICIEN ITALIEN. Bel tempo che vola
 Rapisce il contento :
 D'Amor nella scuola
 Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE. Insin che florida
 Ride l'età,
 Che pur tropp' orrida,
 Da noi sen va.

TOUS DEUX. Sù cantiamo,
 Sù godiamo
 Ne' bei dì di gioventù ;
 Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN. Pupilla ch' è vaga
 Mill' alme incatena ;
 Fa dolce la piaga,
 Felice la pena.

MUSICIENNE. Ma poichè frigida
 Langue l'età.

Più l'alma rigida,
 Fiamme non ha.
 TOUS DEUX. Sù cantiamo,
 Sù godiamo.
 Ne' bei dì di gioventù:
 Perduto ben non si racquista più.

(Après les dialogues italiens, les Scaramouches et Trivolins dansent une réjouissance.)

CINQUIÈME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX MUSICIENS POITEVINS dansent et chantent
 les paroles qui suivent :

PREMIER MENUET. Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
 Ah ! que le ciel donne un beau jour !

AUTRE MUSICIEN. Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
 Chante aux échos son doux retour.

Ce beau séjour,
 Ces doux ramages,
 Ce beau séjour
 Nous invite à l'amour.

DEUXIÈME MENUET. (Tous deux ensemble.)

Vois, ma Climène,
 Vois, sous ce chêne,
 S'entre-baiser ces oiseaux amoureux :

Ils n'ont rien dans leurs vœux
 Qui les gêne ;

De leurs doux feux
 Leur âme est pleine.

Qu'ils sont heureux !

Nous pouvons tous deux,

Si tu le veux,

Être comme eux.

(Six autres François viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.)

SIXIÈME ENTRÉE.

(Tout cela finit par le mélange des trois nations et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :)

Quels spectacles charmants ! quels plaisirs goûtons-nous !

Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

LES
FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1671

PERSONNAGES.

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.	et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre.
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinthe.	HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave.
OCTAVE, fils d'Argante et amant d'Hyacinthe.	SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.
LÉANDRE, fils de Géronte et amant de Zerbinette.	SYLVESTRE, valet d'Octave.
ZERBINETTE, crue Égyptienne,	NÉRINE, nourrice d'Hyacinthe.
	CARLE, fourbe.
	DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE.	Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?
SYLVESTRE.	Oui.
OCTAVE.	Qu'il arrive ce matin même ?
SYLVESTRE.	Ce matin même.
OCTAVE.	Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?
SYLVESTRE.	Oui.
OCTAVE.	Avec une fille du seigneur Géronte ?
SYLVESTRE.	Du seigneur Géronte.

- OCTAVE. Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?
 SYLVESTRE. Oui.
 OCTAVE. Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?
 SYLVESTRE. De votre oncle.
 OCTAVE. A qui mon père les a mandées par une lettre ?
 SYLVESTRE. Par une lettre.
 OCTAVE. Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires ?
 SYLVESTRE. Toutes nos affaires.
 OCTAVE. Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.
 SYLVESTRE. Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.
 OCTAVE. Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.
 SYLVESTRE. Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous ; et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.
 OCTAVE. Je suis assassiné par ce maudit retour.
 SYLVESTRE. Je ne le suis pas moins.
 OCTAVE. Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.
 SYLVESTRE. Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt au ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies ; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.
 OCTAVE. O ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?
 SYLVESTRE. C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.
 OCTAVE. Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.
 SYLVESTRE. Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.
 OCTAVE. Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ?

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

- SCAPIN. Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.
 OCTAVE. Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.
 SCAPIN. Comment ?
 OCTAVE. N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

- scapin
octave
scapin
octave
scapin
- Non.
Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.
- Hé bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?
Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.
Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.
- OCTAVE. Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.
- SCAPIN. A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesces d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.
- OCTAVE. Comment ? quelle affaire, Scapin ?
- SCAPIN. Une aventure où je me brouillai avec la justice.
- OCTAVE. La justice ?
- SCAPIN. Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.
- SYLVESTRE. Toi, et la justice ?
- SCAPIN. Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.
- OCTAVE. Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.
- SCAPIN. Je sais cela.
- OCTAVE. Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction ?
- SCAPIN. Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.
- OCTAVE. Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.
- SCAPIN. Je sais cela encore.
- OCTAVE. Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette

fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grâce, me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah ! ah !

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agrémens et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir la chose.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage; elle avoit à pleurer une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE. Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureux sur le corps de cette mourante qu'elle appeloit sa chère mère; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN. En effet, cela est touchant; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE. Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN. Assurément. Le moyen de s'en empêcher!

OCTAVE. Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; et, demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.

SYLVESTRE à Octave. Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots. (A Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment; il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir; il presse, supplie, conjure: point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agit, raisonne, balance, prend sa résolution: le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN. J'entends.

SYLVESTRE. Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE. Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN. Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! c'est bien là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos

affaires! Fi! peste soit du butor! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper, je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SYLVESTRE. J'avoue que le ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE. Voici mon aimable Hyacinthe.

SCÈNE III.

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE. Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier?

OCTAVE. Oui, belle Hyacinthe; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE. Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE. Hé! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE. J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE. Ah! ma chère Hyacinthe, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes; et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE. Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne; et je suis sûre que je mourrai, si ce malheur m'arrive.

OCTAVE. Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; et, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinthe,

car vos larmes me tuent, et je ne puis les voir sans sentir percer le cœur.

HYACINTE. Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.

OCTAVE. Le ciel nous sera favorable.

HYACINTE. Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE. Je le serai, assurément.

HYACINTE. Je serai donc heureuse.

SCAPIN à part. Elle n'est pas tant sotte, ma foi, et je la trouve assez passable.

OCTAVE montrant Scapin. Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN. J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE. Ah! s'il ne tient qu'à t'en prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN à Hyacinte. Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE. Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN. Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE. Crois que...

SCAPIN à Octave. Chut! (A Hyacinte.) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

SCÈNE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN à Octave. Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE. Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance; et j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN. Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. La, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse; et songez à répondre résolûment sur tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE. Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN. Ça, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez

bien. Allons, la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-même. Comment! pendar, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins? m'aud? est-ce là le fruit de mes soins! le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? (Allons donc.) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin? Réponds-moi, coquin, réponds-moi! Voyons un peu tes belles raisons..... Oh! que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui! c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai plus fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

OCTAVE.

O ciel! je suis perdu.

SCÈNE V.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Holà! Octave! demeurez, Octave. Le voilà enfui! Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN ET SYLVESTRE dans le fond du théâtre.

ARGANTE se croyant seul. A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN à Sylvestre. Il a déjà appris l'affaire; elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE se croyant seul. Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN à Sylvestre. Écoutons-le un peu.

ARGANTE se croyant seul. Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pour-
ront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN à part. Nous y avons songé.

ARGANTE se croyant seul. Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN à part. Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE se croyant seul. Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN à part. Celui-là se pourra faire.

ARGANTE se croyant seul. Prétendront-ils m'amuser par des contes
en l'air?

SCAPIN à part. Peut-être.

ARGANTE se croyant seul. Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN à part. Nous allons voir.

ARGANTE se croyant seul. Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN à part. Ne jurons de rien.

ARGANTE se croyant seul. Je saurai mettre mon pendard de fils en
lieu de sûreté.

SCAPIN à part. Nous y pourrions.

ARGANTE se croyant seul. Et pour le coquin de Sylvestre, je le roueraï
de coups.

SYLVESTRE à Scapin. J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE apercevant Sylvestre. Ah! ah! vous voilà donc, sage gou-
verneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN. Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE. Bonjour, Scapin. (A Sylvestre.) Vous avez suivi mes
ordres vraiment d'une belle manière! et mon fils s'est
comporté fort sagement pendant mon absence!

SCAPIN. Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE. Assez bien. (A Sylvestre.) Tu ne dis mot, coquin,
tu ne dis mot!

SCAPIN. Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE. Mon Dieu, fort bon! Laisse-moi un peu quereller
en repos.

SCAPIN. Vous voulez quereller?

ARGANTE. Oui, je veux quereller.

SCAPIN. Hé, qui, monsieur?

ARGANTE montrant Sylvestre. Ce maraud-là.

SCAPIN. Pourquoi?

ARGANTE. Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans
mon absence?

SCAPIN. J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE. Comment! quelque petite chose! Une action de
cette nature!

SCAPIN. Vous avez quelque raison.

ARGANTE. Une hardiesse pareille à celle-là!

SCAPIN. Cela est vrai.

ARGANTE. Un fils qui se marie sans le consentement de son
père!

SCAPIN. Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère?

SCAPIN. Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous jusqu'à querreller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE. Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue?

SCAPIN. Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE. Ah! ah! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN. Mon Dieu! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE. Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN. Voulez-vous qu'il scit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable: témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes reinontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE. Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN. Que vouliez-vous qu'il fit? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes); il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite; il pousse sa fortune. Le voilà surpris

avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SYLVESTRE à part. L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN. Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

ARGANTE. On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN montrant Sylvestre. Demandez-lui plutôt; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE à Sylvestre. C'est par force qu'il a été marié?

SYLVESTRE. Oui, monsieur.

SCAPIN. Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE. Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN. Rompre ce mariage?

ARGANTE. Oui.

SCAPIN. Vous ne le rompez point.

ARGANTE. Je ne le romprai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Mon fils?

SCAPIN. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il a été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela; ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE. Je me moque de cela.

SCAPIN. Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN. Vous?

ARGANTE. Moi.

SCAPIN. Bon.

ARGANTE. Comment, bon?

SCAPIN. Vous ne le déshériteriez point.

ARGANTE. Je ne le déshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais! voici qui est plaisant! je ne déshériterai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles!

ARGANTE.

Il ne faut point dire bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours, qui m'échauffe la bile. (A Sylvestre.) Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je puis vous être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

SCÈNE VII.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied; mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

- SYLVESTRE. Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.
- SCAPIN. Va, va, nous partagerons les périls en frères; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

- GÉRONTE. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot, qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposons; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avons prises ensemble.
- ARGANTE. Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.
- GÉRONTE. Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.
- ARGANTE. Sans doute. A quel propos cela?
- GÉRONTE. A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.
- ARGANTE. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?
- GÉRONTE. Ce que je veux dire par là?
- ARGANTE. Oui.
- GÉRONTE. Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.
- ARGANTE. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?
- GÉRONTE. Sans doute; et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.
- ARGANTE. Et si ce fils, que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé? hé?
- GÉRONTE. Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, seigneur Gêronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi, encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

GÉRONTE seul.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce que l'on peut s'imaginer.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà!

LÉANDRE

courant à Gêronte pour l'embrasser. Ah! mon père! que j'ai de joie de vous revoir de retour!

GÉRONTE

refusant d'embrasser Léandre. Doucement. Parlons un peu d'affaires.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE

le repoussant encore. Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien!

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé?

- GÉRONTE. Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence?
 LÉANDRE. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?
 GÉRONTE. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.
 LÉANDRE. Moi? Je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.
 GÉRONTE. Aucune chose?
 LÉANDRE. Non.
 GÉRONTE. Vous êtes bien résolu.
 LÉANDRE. C'est que je suis sûr de mon innocence.
 GÉRONTE. Scapin pourtant m'a dit de vos nouvelles.
 LÉANDRE. Scapin?
 GÉRONTE. Ah! ah! ce mot vous fait rougir.
 LÉANDRE. Il vous a dit quelque chose de moi?
 GÉRONTE. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis : j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE IV.

LÉANDRE seul.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père. Ah! je jure le ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCÈNE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

- OCTAVE. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!
 LÉANDRE. Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver monsieur le coquin.
 SCAPIN. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.
 LÉANDRE mettant l'épée à la main. Vous faites le méchant plaisant
 Ah! je vous apprendrai...
 SCAPIN se mettant à genoux. Monsieur!
 OCTAVE se mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.
 Ah! Léandre!
 LÉANDRE. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.
 SCAPIN à Léandre. Hé! monsieur!

OCTAVE retenant Léandre. De grâce!

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Ce que tu m'as fait, traître!

OCTAVE retenant encore Léandre. Hé! doucement.

LÉANDRE. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué; on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. Ah, monsieur! auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. Parle donc.

SCAPIN. Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE s'avançant pour frapper Scapin. Tu l'ignores!

OCTAVE retenant Léandre. Léandre!

SCAPIN. Hé bien, monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE. C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN. Oui, monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. Ce n'est pas cela, monsieur?

LÉANDRE. Non: c'est une affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Tu ne veux pas parler?

SCAPIN. Hé!

OCTAVE retenant Léandre. Tout doux!

SCAPIN. Oui, monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang et vous dis que j'avois trouvé des

voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, monsieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.

Ah! ah! j'apprends ici de fort belles choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment! Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LÉANDRE.

Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN à part.

Peste!

LÉANDRE.

Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE voulant frapper Scapin. Voilà tout?

OCTAVE se mettant au-devant de Léandre. Hé!

SCAPIN.

Hé bien! oui, monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'étoit moi, monsieur, qui faisais le loup-garou.

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisais le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

À votre père?

LÉANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, monsieur.

LÉANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a

chargé de venir promptement vous dire que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN se levant, et passant fièrement devant Léandre.

Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non; ne me pardonnez rien; passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toutes choses.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendar, d'infâme!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois,

Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.
SCAPIN.

Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.
Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE.
SCAPIN.
LÉANDRE.
SCAPIN.

Me promets-tu de travailler pour moi?
On y songera.
Mais tu sais que le temps presse.
Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.
SCAPIN.
OCTAVE.
SCAPIN.

Cinq cents écus.
Et à vous?
Deux cents pistoles.
Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.)
Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (A Léandre.) Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore; car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas, grâce à Dieu, grande provision; et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉANDRE.
SCAPIN.

Tout beau, Scapin.
Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! Vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux (A Octave.) Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN à part.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE se croyant seul. Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN.
ARGANTE.
SCAPIN.
ARGANTE.
SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.
Bonjour, Scapin.
Vous rêvez à l'affaire de votre fils?
Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.
Monsieur, la vie est mêlée de traverses; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.
SCAPIN.

Quoi?

Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer. se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâchez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.
SCAPIN.

Je te suis obligé.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage. Je lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

- ARGANTE. Et qu'a-t-il demandé ?
 SCAPIN. Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.
 ARGANTE. Et quoi ?
 SCAPIN. Des choses extravagantes.
 ARGANTE. Mais encore ?
 SCAPIN. Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles.
 ARGANTE. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?
 SCAPIN. C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée ; je suis après à m'équiper ; et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je ne saurois en avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.
 ARGANTE. Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne.
 SCAPIN. Il faudra le harnois et les pistolets ; et cela ira bien à vingt pistoles encore.
 ARGANTE. Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.
 SCAPIN. Justement.
 ARGANTE. C'est beaucoup ; mais, soit ; je consens à cela.
 SCAPIN. Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.
 ARGANTE. Comment, diantre ! qu'il se promène ; il n'aura rien du tout.
 SCAPIN. Monsieur !
 ARGANTE. Non : c'est un impertinent.
 SCAPIN. Voulez-vous que son valet aille à pied ?
 ARGANTE. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.
 SCAPIN. Mon Dieu, monsieur ! ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.
 ARGANTE. Hé bien ! soit ; je me résous à donner encore ces trente pistoles.
 SCAPIN. Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...
 ARGANTE. Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop ; et nous irons devant les juges.
 SCAPIN. De grâce ! monsieur...
 ARGANTE. Non, je n'en ferai rien.
 SCAPIN. Monsieur, un petit mulet.
 ARGANTE. Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.
ARGANTE.
SCAPIN.

Considérez...

Non : j'aime mieux plaider.

Eh ! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction ; combien de procédures embarrassantes ; combien d'animaux ravissants, par les griffes desquels il vous faudra passer ; sergents, procureurs, avocats, greffiers, substitués, rapporteurs, juges et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsque l'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ! et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE.
SCAPIN.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.
SCAPIN.

Deux cents pistoles !

Oui.

ARGANTE se promenant en colère. Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN. Faites réflexion.

ARGANTE. Je plaiderai.

SCAPIN. Ne vous allez point jeter...

ARGANTE. Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les con-

sultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs; sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE. Comment! deux cents pistoles!

SCAPIN. Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnez. Quand il n'y auroit à essayer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE. Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE déguisé en spadassin.

SYLVESTRE. Scapin, fais-moi connoître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

SCAPIN. Pourquoi, monsieur?

SYLVESTRE. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE. Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux échine, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.)

SCAPIN. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE. Lui, lui? Par la sang, par la tête! s'il était là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre: (Apercevant Argante.) Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, monsieur ; ce n'est pas lui.

SYLVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN.

Non, monsieur ; au contraire ; c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE.

Son ennemi capital ?

SCAPIN.

Oui.

SYLVESTRE.

Ah ! parbleu, j'en suis ravi. (A Argante.) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante ? Hé ?

SCAPIN.

Oui, oui ; je vous en réponds.

SYLVESTRE

secouant rudement la main d'Argante. Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fiellé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes, assurément ; et il a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (Mettant l'épée à la main.) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! (Se mettant en garde.) Comment ! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ! Allons, morbleu, tue ! (Poussant de tous les côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.) Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah, coquins ! ah, canaille ! vous en voulez par là ! je vous en ferai tâter votre saoul. Soutenez, marauds ; soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.) A celle-ci. A celle-là. Comment ! vous reculez ! Pied ferme, morbleu ! Pied ferme !

SCAPIN.

Hé, hé, hé, monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCÈNE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE tout tremblant. Scapin !

- SCAPIN. Plaît-il?
- ARGANTE. Je me résous à donner les deux cents pistoles.
- SCAPIN. J'en suis ravi pour l'amour de vous.
- ARGANTE. Allons le trouver ; je les ai sur moi.
- SCAPIN. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.
- ARGANTE. Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.
- SCAPIN. Est-ce que vous vous défiez de moi ?
- ARGANTE. Non pas ; mais...
- SCAPIN. Parbleu ! monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme, c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.
- ARGANTE. Tiens donc.
- SCAPIN. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.
- ARGANTE. Mon Dieu ! tiens.
- SCAPIN. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?
- ARGANTE. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.
- SCAPIN. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.
- ARGANTE. Je vais t'attendre chez moi.
- SCAPIN. Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah, ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, SCAPIN.

- SCAPIN faisant semblant de ne pas voir Gêronte. O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?
- GÉRONTE à part. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?
- SCAPIN. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

- GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin?
- SCAPIN courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Gêronte. Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?
- GÉRONTE courant après Scapin. Qu'est-ce que c'est donc?
- SCAPIN. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.
- GÉRONTE. Me voici.
- SCAPIN. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.
- GÉRONTE arrêtant Scapin. Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?
- SCAPIN. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.
- GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?
- SCAPIN. Monsieur...
- GÉRONTE. Quoi?
- SCAPIN. Monsieur votre fils...
- GÉRONTE. Hé bien! mon fils...
- SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.
- GÉRONTE. Et quelle?
- SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.
- GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?
- SCAPIN. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.
- GÉRONTE. Comment, diantre! cinq cents écus!
- SCAPIN. Oui, monsieur; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.
- GÉRONTE. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon.
- SCAPIN. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

- GÉRONTE. Que diable alloit-il faire dans cette galère?
 SCAPIN. Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.
 GÉRONTE. Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.
 SCAPIN. La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?
 GÉRONTE. Que diable alloit-il faire dans cette galère?
 SCAPIN. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.
 GÉRONTE. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.
 SCAPIN. Quoi, monsieur?
 GÉRONTE. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.
 SCAPIN. Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?
 GÉRONTE. Que diable alloit-il faire dans cette galère?
 SCAPIN. Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.
 GÉRONTE. Tu dis qu'il demande...
 SCAPIN. Cinq cents écus.
 GÉRONTE. Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?
 SCAPIN. Vraiment, oui, de la conscience à un Turc!
 GÉRONTE. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?
 SCAPIN. Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.
 GÉRONTE. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?
 SCAPIN. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.
 GÉRONTE. Mais que diable alloit-il faire à cette galère?
 SCAPIN. Il est vrai. Mais quoi! on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.
 GÉRONTE. Tiens, voilà la clef de mon armoire.
 SCAPIN. Bon.
 GÉRONTE. Tu l'ouvriras.
 SCAPIN. Fort bien.
 GÉRONTE. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.
 SCAPIN. Oui.
 GÉRONTE. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN en lui rendant la clef. Eh! monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites, et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus!

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai; mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN à part.

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN tendant la main. Oui, monsieur.

GÉRONTE retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN tendant encore la main. Oui.

GÉRONTE recommençant toujours la même action. Un infâme.

SCAPIN tendant toujours la main. Oui.

GÉRONTE de même. Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE de même. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE de même. Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE de même. Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant.
Va vite quérir mon fils.

SCAPIN courant après Gêronte. Holà, monsieur !

GÉRONTE. Quoi ?

SCAPIN. Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN. Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. Je le vois bien.

GÉRONTE. Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah !
maudite galère ! traître de Turc ! à tous les diables !

SCAPIN seul Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui
arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je
veux qu'il me paye en une autre monnaie l'impos-
ture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCÈNE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Hé bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton
entreprise ?

LÉANDRE. As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour
de la peine où il est ?

SCAPIN à Octave. Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre
père.

OCTAVE. Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN à Léandre. Pour vous je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE voulant s'en aller. Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai
que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN. Holà ! holà ! tout doucement. Comme diantre vous
allez vite !

LÉANDRE se retournant. Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN. Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE. Ah ! tu me redonnes la vie.

SCAPIN. Mais à condition que vous me permettez, à moi,
une petite vengeance contre votre père, pour le tout
qu'il m'a fait.

LÉANDRE. Tout ce que tu voudras.

SCAPIN. Vous me le promettez devant témoin ?

LÉANDRE. Oui.

SCAPIN. Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE. Allons-en promptement acheter celle que j'adore

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE à Zerbinette. Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE. Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE. C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais du côté du père j'y prévois des empêchements.

SCAPIN. Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.
HYACINTE à Zerbinette. La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous

nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune:

ZERBINETTE. Vous avez cet avantage au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être; et l'on me voit dans un état qui n'adoucirait pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE. Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE. Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN. Vous vous moquez; la tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux. Il faut du haut et du bas dans la vie; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN. Voilà Sylvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE. Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE. Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN. Oui; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE. A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN. De quoi diable te mets-tu en peine?

SYLVESTRE. C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

SYLVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE à Scapin. Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez, maintenant, vous, le plus grand péril du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc ?

SCAPIN.

A l'heure que je vous parle, on vous cherche de toute part pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison : de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sais pas, monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE en tremblant. Hé ?

- SCAPIN revenant. Non, non, non, ce n'est rien.
- GÉRONTE. Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?
- SCAPIN. J'en imagine bien un; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.
- GÉRONTE. Hé! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.
- SCAPIN. Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.
- GÉRONTE. Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci quand je l'aurai un peu usé.
- SCAPIN. Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...
- GÉRONTE croyant voir quelqu'un. Ah!
- SCAPIN. Non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.
- GÉRONTE. L'invention est bonne.
- SCAPIN. La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture.
- GÉRONTE. Hé?
- SCAPIN. Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.
- GÉRONTE. Laisse-moi faire; je saurai me tenir...
- SCAPIN. Cachez-vous; voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) « Quoi! je n'aurai pas l'abandon de tuer ce Géronte; et quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est! » (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. « Cadédis, jé lé trouverai, sé cachât-il au centre dé la terre. » (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh! l'homme au sac. » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups dé vaton. » Oh! monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme

lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui? cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélitre? » Le seigneur Géronte, monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belitre, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? » Oui, monsieur, j'en suis. » Ah! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure. » (Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.) Tiens, boilà cé qué jé vaille pour lui. » (Criant comme s'il recevoit les coups de bâton.) Ah! ah, ah, ah, monsieur. Ah! ah, monsieur! tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah! « Va, porte-lui cela dé ma part. Adiu-sias. » Ah! diable soit le Gascon! Ah!

GÉRONTE mettant la tête hors du sac. Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. Ah! monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE. Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. Nenni, monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE. Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton, qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. Tu devois donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN lui remettant la tête dans le sac. Prenez garde; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est le même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti, moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti diable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, monsir l'homme, s'il ve plaît, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair? » Non, monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le, fous, frenchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour lui donnair une petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'i foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, monsieur. « Moi l'afair enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac. » Ah! monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que

c'être là. » Tout beau, monsieur. « Quement tout beau! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je fouloir voir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah! que de badinement! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trôle. » (Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevoit.) Ah! ah! ah! Ah! monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi parlair insolentement. » Ah! Feste soit du baragouineux! Ah!

GÉRONTE sortant sa tête du sac. Ah! je suis roué!

SCAPIN. Ah! je suis mort!

GÉRONTE. Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN lui remettant la tête dans le sac. Prenez garde; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Contrefaisant la voix de plusieurs personnes.) « Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (A Gêronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Hé! messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Hé! messieurs, doucement. (Gêronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu? » Je ne trahirai point mon maître. « Ah! tu en veux tâter? Voilà.. » Oh! (Comme il est près de frapper, Gêronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE seul. Ah! infâme! ah! traître! ah! scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines!

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE riant sans voir Gêronte. Ah! ah! Je veux prendre un peu l'air.

GÉRONTE à part sans voir Zerbinette. Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE sans voir GÉRONTE. Ah, ah, ah, ah! La plaisante histoire! et la bonne dupe que ce vicillard!

GÉRONTE. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE. Quoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

GÉRONTE. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE. De vous?

GÉRONTE. Oui.

ZERBINETTE. Comment! qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE. Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle, qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE. Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE. Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE. Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE. Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attacha à mes pas; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avarecieux sieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurois-je souvenir de son nom? Haie. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quel-

qu'un de cette ville qui soit connu pour être un avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a dans son nom du ron... ronte... Or... Oronte. Non. Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement! voilà mon vilain; je l'ai trouvé; c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'alloit perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE à part. Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah! Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah! Il est allé trouver ce chien d'avare... Ah, ah, ah! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi! ils avoient vu une galère turque, où on les avoit invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation... Ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoit son fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah! il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cents écus quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un: Mais que diable alloit-il faire à cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc! Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et sou-

piré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte, qu'en dites-vous ?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait ; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille ; et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCÈNE IV.

ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE. Où est-ce donc que vous vous échappez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant ?

ZERBINETTE. Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE. Comment ! son histoire ?

ZERBINETTE. Oui. J'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE. Vous aviez grande envie de babiller ; et c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE. N'auroit-il pas appris cela de quelque autre ?

SCÈNE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE derrière le théâtre. Holà ! Sylvestre.

SYLVESTRE à Zerbinette. Rentez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE. Vous vous êtes donc accordés, coquins, vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber ; et vous croyez que je l'endure !

SYLVESTRE. Ma foi, monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE. Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. Ah ! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE. Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE. Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

ARGANTE. Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE. Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus ; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE. Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE. Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE à part. Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

GÉRONTE. Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE. Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE. J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé, jusques ici, à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je ?

SCÈNE VIII.

ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE. Ah ! te voilà, Nérine ?

NÉRINE se jetant aux genoux de Géronte. Ah ! seigneur Pandolphe...

GÉRONTE. Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE. Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE. Où est ma fille et sa mère ?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici; mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE.

O ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passé devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SYLVESTRE *seul*. Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.

SCÈNE IX.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien! Sylvestre, que font nos gens?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinthe s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SYLVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils se pourroient bien accommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...

SYLVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE,
NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE XI.

ARGANTE, GÉRONTE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

ARGANTE. Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel...

OCTAVE. Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE. Oui. Mais tu ne sais pas...

OCTAVE. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE. Je te veux dire que la fille du seigneur Gêronte...

OCTAVE. La fille du seigneur Gêronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE. C'est elle...

OCTAVE à Gêronte. Non, monsieur ; je vous demande pardon ; mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE à Octave. Écoutez...

OCTAVE. Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE à Octave. Ta femme...

OCTAVE. Non, vous dis-je, mon père ; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hyacinte.) Oui, vous avez beau faire ; la voilà celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE. Hé bien ! c'est celle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe !

HYACINTE montrant Gêronte. Oui, Octave, voilà mon père, que j'ai trouvé ; et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE. Allons chez moi ; nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE montrant Zerbinette. Ah ! mon père, je vous demande, par grâce, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE. Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

ZERBINETTE. Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous ; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE. Comment ! que de réputation !

HYACINTE. Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse!

SCÈNE XII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

LÉANDRE. Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE. Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE. Votre fille?

ARGANTE. Oui, ce l'est; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HYACINTE. O ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCÈNE XIII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE

CARLE. Ah! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE. Quoi?

CARLE. Le pauvre Scapin...

GÉRONTE. C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE. Hélas! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE. Où est-il?

CARLE. Le voilà.

SCÈNE XIV.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE,
ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé. Ahi, ahi! Messieurs, vous me voyez... ahi! vous me voyez dans un étrange état. Ahi! je

n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi! Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi!

- ARGANTE. Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.
- SCAPIN à Géronte. C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...
- GÉRONTE. Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.
- SCAPIN. C'a été une témérité bien grande à moi que les coups de bâton que je...
- GÉRONTE. Laissons cela.
- SCAPIN. J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...
- GÉRONTE. Mon Dieu! tais-toi.
- SCAPIN. Les malheureux coups de bâton que je vous...
- GÉRONTE. Tais-toi, te dis-je; j'oublie tout.
- SCAPIN. Hélas! quelle bonté! mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...
- GÉRONTE. Hé! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout: voilà qui est fait.
- SCAPIN. Ah! monsieur! je me sens tout soulagé depuis cette parole.
- GÉRONTE. Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.
- SCAPIN. Comment! monsieur?
- GÉRONTE. Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.
- SCAPIN. Ahi, ahi, voilà mes faiblesses qui me reprennent.
- ARGANTE. Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.
- GÉRONTE. Soit.
- ARGANTE. Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.
- SCAPIN. Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

LA
COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE EN UN ACTE

1671

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.	MONSIEUR HARPIN, receveur d'
LE COMTE, fils de la comtesse d'Es-	tailles, autre amant de la comtesse.
carbagnas.	MONSIEUR BOBINET, précepteur de
LE VICOMTE, amant de Julie.	monsieur le comte.
JULIE, amante du vicomte.	ANDRÉE, suivante de la comtesse.
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller,	JEANNOT, laquais de M. Tibaudier.
amant de la comtesse.	CRIQUET, laquais de la comtesse.

La scène est à Angoulême.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Hé quoi! madame, vous êtes déjà ici?
JULIE. Oui. Vous en devriez rougir, Cléante; et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE. Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde; et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands novellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles

de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fracas de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il se faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes; et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du ministère dont il remarque tous les défauts, et d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse voir tous ses desseins; et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique et en Asie; et il est informé de tout ce qui s'agit dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean et du Grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et, si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette seinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez; et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments, car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE. Mais tout de bon, madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE. Quand nos parents pourront être d'accord; ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE. Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sottise feinte les moments que j'ai près de vous?

JULIE. Pour mieux cacher notre amour; et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable: et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son pépétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la couronne a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE. Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est pas capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur, et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture.

Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir eacore pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE. Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de mentir de gaieté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE. C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là. Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE. C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie : on sait dans le monde que vous avez de l'esprit ; et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE. Mon Dieu ! madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE. Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire ; je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner ; et je vous embarrasserois, si je faisais semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE. Moi ! madame ; vous vous moquez, et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour.. Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, ET CRIQUET

dans le fond du théâtre.

LA COMTESSE. Ah, mon Dieu ! madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est-ce là ? Toute seule ! Il me semble que mes gens m'avoient dit que le vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment ! il vous a vue ?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, madame ; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (Apercevant Criqueu.) Que faites-vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde ! A qui est-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ?

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE à Andrée. Fille, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, madame ?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes !

ANDRÉE.

Je fais, madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon ; ne laissez point traîner tout cela ; et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien ! où va-t-elle ? où va-t-elle ? Que veut-elle faire, cet oison bridé ?

- ANDRÉE. Je veux, madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robres.
- LA COMTESSE. Ah! mon Dieu, l'impertinente! (A Julie.) Je vous demande pardon, madame. (A Andrée.) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.
- ANDRÉE. Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?
- LA COMTESSE. Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.
- ANDRÉE. Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

- LA COMTESSE. Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!
- JULIE. Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.
- LA COMTESSE. C'est une fille de ma mère nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.
- JULIE. Cela est d'une belle âme, madame; et il est glorieux de faire ainsi des créatures.
- LA COMTESSE. Allons, des sièges. Holà! laquais, laquais, laquais! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges! Filles, laquais, laquais; filles, quelqu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

- ANDRÉE. Que voulez-vous, madame?
- LA COMTESSE. Il se faut bien égosiller avec vous autres.
- ANDRÉE. J'enfermois votre manchon et vos coiffes dans votre armoi... dis-je, dans votre garde-robe.
- LA COMTESSE. Appelez-moi ce petit fripon de laquais.
- ANDRÉE. Holà! Criquet.
- LA COMTESSE. Laissez là votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.
- ANDRÉE. Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais, laquais!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

- CRIQUET. Plaît-il?
 LA COMTESSE. Où étiez-vous donc, petit coquin?
 CRIQUET. Dans la rue, madame.
 LA COMTESSE. Et pourquoi dans la rue?
 CRIQUET. Vous m'avez dit d'aller là dehors.
 LA COMTESSE. Vous êtes un petit impertinent, mon ami; et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.
 ANDRÉE. Qu'est-ce que c'est, madame, que votre écuyer?
 LA COMTESSE. Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela?
 LA COMTESSE. Taisez-vous, sottie que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une impertinence. (A Criquet.) Deux sièges. (A Andrée.) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent : il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée?
 ANDRÉE. Madame...
 LA COMTESSE. Eh bien! madame. Qu'y a-t-il?
 ANDRÉE. C'est que...
 LA COMTESSE. Quoi?
 ANDRÉE. C'est que je n'ai point de bougies.
 LA COMTESSE. Comment? Vous n'en avez point?
 ANDRÉE. Non, madame, si ce n'est des bougies de suif.
 LA COMTESSE. La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?
 ANDRÉE. Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.
 LA COMTESSE. Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE ET JULIE faisant des cérémonies pour s'asseoir.

- LA COMTESSE. Madame!
 JULIE. Madame!
 LA COMTESSE. Ah! madame!
 JULIE. Ah! madame!
 LA COMTESSE. Mon Dieu! madame!
 JULIE. Mon Dieu! madame!
 LA COMTESSE. Oh! madame!
 JULIE. Oh! madame!
 LA COMTESSE. Hé! madame!

- JULIE. Hé! madame!
 LA COMTESSE. Hé! allons donc, madame!
 JULIE. Hé! allons donc, madame!
 LA COMTESSE. Je suis chez moi, madame. Nous sommes de-
 meurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une
 provinciale, madame?
 JULIE. Dieu m'en garde, madame!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE apportant un verre d'eau,
 CRIQUET.

- LA COMTESSE à Andrée. Allez, impertinente : je bois avec une
 soucoupe. Je vous dis que vous n'allez querir une
 soucoupe pour boire.
 ANDRÉE. Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?
 CRIQUET. Une soucoupe?
 ANDRÉE. Oui.
 CRIQUET. Je ne sais.
 LA COMTESSE à Andrée. Vous ne vous grouillez pas.
 ANDRÉE. Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est
 qu'une soucoupe.
 LA COMTESSE. Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on
 met le verre.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

- LA COMTESSE. Vive Paris pour être bien servie! On vous entend
 là au moindre coup d'œil.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE apportant un verre d'eau
 avec une assiette dessus, CRIQUET.

- LA COMTESSE. Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf?
 C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.
 ANDRÉE. Cela est bien aisé. (Andrée casse le verre en le posant
 sur l'assiette.)
 LA COMTESSE. Hé bien! ne voilà pas l'étourdie! En vérité, vous
 me payerez mon verre.
 ANDRÉE. Hé bien! oui, madame, je le payerai.
 LA COMTESSE. Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette
 butorde, cette..
 ANDRÉE s'en allant. Dam! madame, si je le paye, je ne veux point
 être querellée.
 LA COMTESSE. Otez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE. En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes! On n'y sait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE. Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait le voyage à Paris.

LA COMTESSE. Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour

JULIE. Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE. Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours ou de deux cents ans aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courants, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE. On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande; les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège; et lorsque l'on veut voir la revue ou le grand ballet de Psyché, on est servie à point nommé.

JULIE. Je pense, madame, que durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE. Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms: on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

Je m'étonne, madame, que de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait: mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir; ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE. Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET à la comtesse. Voilà Jeannot de monsieur le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE. Hé bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui sauroit vivre auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse: Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse auroit répondu: Faites-le entrer.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET. Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE. Autre lourderie. (A Jeannot.) Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT. C'est monsieur le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour, et auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE. C'est du bon-chrétien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE donnant de l'argent à Jeannot. Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT. Oh! non, madame!

LA COMTESSE. Tiens, te dis-je.

JEANNOT. Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE. Cela ne fait rien.

JEANNOT. Pardonnez-moi, madame.

CRIQUET. Hé! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE. Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET à Jeannot qui s'en va. Donne-moi donc cela.

JEANNOT. Oui? Quelque sot!

CRIQUET. C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT. Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE. Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE. Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que dans un quart d'heure nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE. Je ne veux point de cohue, au moins. (A Cricquet.) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE. En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie; et je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE. Laquais, un siège. (Au vicomte, après qu'il s'est assis.) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE après avoir lu tout bas le billet. Voici un billet du beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté.
; Madame, je n'aurois pas pu vous faire le présent

» que je vous envoie, si je ne recueille pas plus
 » de fruit de mon jardin que j'en recueille de mou
 » amour. »

LA COMTESSE. Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien
 entre nous.

LE VICOMTE. « Les poires ne sont pas encore bien mûres; mais
 » elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme,
 » qui, par ses continuel dédains, ne me promet pas
 » poires molles. Trouvez bon, madame, que, sans
 » m'engager dans une énumération de vos perfections
 » et charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'in-
 » fini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer
 » que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires
 » que je vous envoie, puisque je rends le bien pour
 » le mal; c'est-à-dire, madame, pour m'expliquer plus
 » intelligiblement, puisque je vous présente des poires
 » de bon-chrétien pour des poires d'angoisse, que
 » vos cruautés me font avaler tous les jours.

» TIBAUDIER, votre esclave indigne. »

Voilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE. Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de
 l'Académie; mais j'y remarque un certain respect
 qui me plaît beaucoup.

JULIE. Vous avez raison, madame; et monsieur le vicomte
 dut-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écri-
 roit comme cela.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE,
 JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE. Approchez, monsieur Tibaudier; ne craignez point
 d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que
 vos poires; et voilà madame qui parle pour vous
 contre votre rival.

M. TIBAUDIER. Je lui suis bien obligé, madame, et si elle a jamais
 quelque procès en notre siège, elle verra que je
 n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre
 auprès de vos lontés l'avocat de ma flamme.

JULIE. Vous n'avez pas besoin d'avocat, monsieur; et
 votre cause est juste.

M. TIBAUDIER. Ce néanmoins, madame, ben droit a besoin d'aide,
 et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par
 un tel rival, et que madame ne soit circonvenue par
 la qualité de vicomte.

LE VICOMTE. J'espérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet ; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER. Voici encore, madame, deux petits versets ou couplets que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE. Ah ! je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là !

LA COMTESSE. Il veut dire deux strophes. (A Criquet.) Laquais, donnez un siège à monsieur Tibaudier. (Bas à Criquet, qui apporte une chaise.) Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là et nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER. Une personne de qualité
Ravit mon âme :
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE. Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE. Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE. Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE à monsieur Tibaudier. Voyons l'autre strophe.

M. TIBAUDIER. Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour,
Mais je sais bien que mon cœur à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez, à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE. Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE. Ne pensez pas vous moquer ; pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE. Comment ! madame, me moquer ? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE. Quoi ! Martial fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fit que des gants.

- M. TIBAUDIER. Ce n'est pas ce Martial-là, madame ; c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.
- LE VICOMTE. Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.
- LA COMTESSE. Il faut que mon fils le comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là dedans.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

- LA COMTESSE. Holà ! monsieur Bobinet ! Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.
- M. BOBINET. Je donne le bon vèpre à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet ?
- LA COMTESSE. A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte ?
- M. BOBINET. A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.
- LA COMTESSE. Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur ?
- M. BOBINET. Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.
- LA COMTESSE. Où est le comte ?
- M. BOBINET. Dans votre belle chambre à alcôve, madame.
- LA COMTESSE. Que fait-il, monsieur Bobinet ?
- M. BOBINET. Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.
- LA COMTESSE. Faites-le venir, monsieur Bobinet.
- M. BOBINET. Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER.

- LE VICOMTE à la comtesse. Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage ; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE,
MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER.

- M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.
- LA COMTESSE montrant Julie. Comte, saluez madame; faites la révérence à monsieur le vicomte; saluez monsieur le conseiller.
- M. TIBAUDIER. Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.
- LA COMTESSE. Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?
- JULIE. En vérité, madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.
- LE VICOMTE. Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.
- JULIE. Qui diroit que madame eût un si grand enfant?
- LA COMTESSE. Hélas! quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouais encore avec une poupée!
- JULIE. C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.
- LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.
- M. BOBINET. Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.
- LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.
- M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.
- LE COMTE. *Omne viro soli quod convenit esto virile
Omne viri...*
- LA COMTESSE. Fi! monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?
- M. BOBINET. C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Despautère.
- LA COMTESSE. Mon Dieu! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

- M. BOBINET. Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.
- LA COMTESSE. Non, non, cela s'explique assez.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,
MONSIEUR TIBAUDIER,
LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

- CRIQUET. Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.
- LA COMTESSE. Allons nous placer. (Montrant Julie.) Monsieur Tibaudier, prenez madame.
- (Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre; la comtesse, Julie et le vicomte s'asseyent; monsieur Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.)
- LE VICOMTE. Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...
- LA COMTESSE. Mon Dieu! voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.
- LE VICOMTE. Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.
- (Les violons commencent une ouverture.)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE,
MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER,
MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

- M. HARPIN. Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.
- LA COMTESSE. Holà! monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre comme cela une comédie?
- M. HARPIN. Morbleu! madame, je suis ravi de cette aventure; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.
- LA COMTESSE. Mais, vraiment, on ne vient point se jeter ainsi au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle.
- M. HARPIN. Hé! tètebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE. En vérité, vous ne savez ce que vous dites.
 M. HARPIN. Si fait, morbleu ! je le sais bien ; je le sais bien, morbleu ! et...

(Monsieur Bobinet, épouvanté, emporte le comte, et s'enfuit : il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE. Hé ! fi, monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte !

M. HARPIN. Hé ! ventrebleu ! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions ; et il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et le sang, que de faire ce que vous faites avec monsieur le vicomte.

LE VICOMTE. Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez, et si...

M. HARPIN au vicomte. Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel ; je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé ; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE. Je n'ai rien à dire à cela ; et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE. Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte ; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN. Moi, me plaindre doucement !

LA COMTESSE. Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN. J'y viens, moi, morbleu ! tout exprès ; c'est le lieu qu'il me faut ; et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COMTESSE. Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le vicomte me donne ? Vous voyez que monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN. Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît ; je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous ; mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi ; et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE. Mais, vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

- N. HARPIN. Hé! ventrebien! madame, quittons la faribole.
- LA COMTESSE. Que voulez-vous dire avec votre quittons la faribole?
- M. HARPIN. Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur, dont on lui voit trahir la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.
- LA COMTESSE. Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode! on ne voit autre chose de tous côtés. La la, monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.
- M. HARPIN. Moi, morbleu! prendre place! (Montrant monsieur Tibaudier.) Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, madame la comtesse, à monsieur le vicomte; et ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.
- M. TIBAUDIER. Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.
- M. HARPIN en sortant. Tu as raison, monsieur Tibaudier.
- LA COMTESSE. Pour moi, je suis confuse de cette insolence.
- LE VICOMTE. Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur procès; ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCÈNE XXII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE,
MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT au vicomte. Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE lisant. « En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. » (A Julie.) Ma foi, madame, voilà notre comédie achevée aussi. Le vicomte, la comtesse, Julie et monsieur Tibaudier se lèvent.)

JULIE.

Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès ?

LA COMTESSE. Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ?

LE VICOMTE. Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie ; et si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE. Quoi ! jouer de la sorte une personne de ma qualité ?

LE VICOMTE. C'est sans vous offenser, madame ; et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE. Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER. Ce m'est bien de l'honneur, madame.

LE VICOMTE à la comtesse. Souffrez, madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LES
FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1672

PERSONNAGES.

CHRYSALE, bon bourgeois.	TRISSOTIN, bel esprit.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.	VADIUS, savant.
ARMANDE,) filles de Chrysale et	MARTINE, servante de cuisine.
HENRIETTE,) de Philaminte.	LÉPINE, laquais.
ARISTE, frère de Chrysale.	JULIEN, valet de Vadius.
BÉLISE, sœur de Chrysale.	UN NOTAIRE.
CLITANDRE, amant d'Henriette.	

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE. Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur?
Et de vous marier vous osez faire fête?

HENRIETTE. Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?
Où, ma sœur.

ARMANDE. Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?

HENRIETTE. Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur?

ARMANDE. Ah! mon Dieu! fi!

HENRIETTE. Comment?

ARMANDE. Ah! fi! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

- Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?
- HENRIETTE. Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.
- ARMANDE. De tels attachements, ô ciel! sont pour vous plaire
Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
Et de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
- HENRIETTE. Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?
Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
- ARMANDE. Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs;
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs;
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements
Qui doivent de la vie occuper les moments;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.
- HENRIETTE. Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant
Pour différents emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.

Si le vôtre est né propre aux élévations
 Où montent des savants les spéculations,
 Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
 Et dans les petits soins son foible se resserre.
 Ne troublons point du ciel les justes réglemens,
 Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
 Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
 Les hautes régions de la philosophie,
 Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
 Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
 Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
 Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs ;
 Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
 Vous, aux productions d'esprit et de lumière ;
 Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.
 ARMANDE. Quand sur une personne on prétend se régler,
 C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
 Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
 Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE. Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
 Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
 Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
 N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
 De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
 Des bassesses à qui vous devez la clarté,
 Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
 Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE. Je vois que votre esprit ne peut être guéri
 Du fol entêtement de vous faire un mari ;
 Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre.
 Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE. Et par quelle raison n'y seroit-elle pas ?
 Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE. Non ; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
 Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
 Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
 Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE. Oui, mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines
 Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
 Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
 Et la philosophie a toutes vos amours.

ARMANDE. Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre
 Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?
 Cet empire que tient la raison sur les sens
 Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
 Et l'on peut pour époux refuser un mérite

- Que pour adorateur on veut bien à sa suite.
 HENRIETTE. Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
 Il n'ait continué ses adorations.
 Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
 Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.
 ARMANDE. Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité
 Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
 Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
 Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?
 HENRIETTE. Il me le dit, ma sœur; et pour moi, je le croi.
 ARMANDE. Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
 Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
 Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.
 HENRIETTE. Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
 Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
 Je l'aperçois qui vient; et sur cette matière
 Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

- HENRIETTE. Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
 Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
 Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
 Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.
 ARMANDE. Non, non, je ne veux point à votre passion
 Imposer la rigueur d'une explication;
 Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
 Le contraignant effort de ces aveux en face.
 CLITANDRE. Non, madame, mon cœur, qui dissimule peu,
 Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
 Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
 Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
 Que les tendres liens où je suis arrêté,
 (Montrant Henriette.)
 Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.
 Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
 Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
 Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs
 Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs;
 Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle;
 Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle;
 J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents:
 Ils régnoient sur mon âme en superbes tyrans;
 Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
 Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.

(Montrant Henriette.)

Je les ai rencontrés, madame, dans ces yeux,
 Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
 D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
 Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
 De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
 Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher.
 Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
 De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
 De ne point essayer à rappeler un cœur
 Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE. Hé ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
 Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
 Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
 Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE. Hé ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
 Qui sait si bien régir la partie animale,
 Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE. Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
 De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître
 Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
 Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
 Qu'il ne ne vous est permis d'aimer que par leur choix ;
 Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
 Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE. Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
 De m'enseigner si bien les choses du devoir.
 Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
 Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
 Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
 De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
 Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
 Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE. J'y vais de tous mes soins travailler hautement ;
 Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE. Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
 A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE. Moi, ma sœur ? Point du tout. Je sais que sur vos sens
 Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,
 Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
 Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
 Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
 Appuyer sa demande, et de votre suffrage
 Presser l'heureux moment de notre mariage.
 Je vous en sollicite ; et, pour y travailler...

ARMANDE. Votre petit esprit se mêle de railler,

- Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.
 HENRIETTE. Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;
 Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
 Ils prendroient aisément le soin de se baisser.
 ARMANDE. A répondre à cela je ne daigne descendre,
 Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.
 HENRIETTE. C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
 Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

- HENRIETTE. Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.
 CLITANDRE. Elle mérite assez une telle franchise,
 Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
 Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
 Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
 Madame...
 HENRIETTE. Le plus sûr est de gagner ma mère.
 Mon père est d'une humeur à consentir à tout ;
 Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout :
 Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
 Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ;
 C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
 Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
 Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
 Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
 Un esprit qui, flattant les visions du leur,
 Vous pût de leur estime attirer la chaleur.
 CLITANDRE. Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
 Même dans votre sœur, flatter leur caractère ;
 Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
 Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre savante, afin d'être savante ;
 Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
 Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
 De son étude, enfin, je veux qu'elle se cache,
 Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache
 Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
 Je respecte beaucoup madame votre mère,
 Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
 Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
 Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
 Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
 Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,

Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
 Un benêt dont partout on siffle les écrits,
 Un pédant dont on voit la plume libérale
 D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE. Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
 Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ;
 Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
 Vous devez vous forcer à quelque complaisance,
 Un amant fait sa cour où s'attache son cœur ;
 Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
 Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
 Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE. Oui, vous avez raison ; mais monsieur Trissotin
 M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
 Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
 A me déshonorer en prisant ses ouvrages ;
 C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
 Et je le connoissois avant que l'avoir vu.
 Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
 Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
 La constante hauteur de sa présomption,
 Cette intrépidité de bonne opinion,
 Cet indolent état de confiance extrême,
 Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
 Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
 Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
 Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
 Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE. C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE. Jusques à sa figure encor la chose alla,
 Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
 De quel air il falloit que fût fait le poëte ;
 Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
 Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
 Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
 Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE. Quel conte !

CLITANDRE. Non ; je dis la chose comme elle est.
 Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
 Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
 Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV.

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE. Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
 Prenne l'occasion de cet heureux moment,

- Et se découvre à vous de la sincère flamme...
 Ah! tout beau : gardez-vous de m'ouvrir trop votre
 Si je vous ai su mettre au rang de mes amants, [âme.
 Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
 Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
 Des désirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
 Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
 Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
 Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
 Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
 Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
 Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.
- CLITANDRE. Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
 Henriette, madame, est l'objet qui me charme;
 Et je viens ardemment conjurer vos bontés
 De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.
- BÉLISE. Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue :
 Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
 Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
 Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.
- CLITANDRE. Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame,
 Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
 Les cieus, par les liens d'une immuable ardeur,
 Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
 Henriette me tient sous son aimable empire,
 Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
 Vous y pouvez beaucoup; et tout ce que je veux,
 C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.
- BÉLISE. Je vois où doucement veut aller la demande,
 Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
 La figure est adroite; et, pour n'en point sortir,
 Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
 Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
 Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.
- CLITANDRE. Eh! madame, à quoi bon un pareil embarras?
 Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?
- BÉLISE. Mon Dieu! point de façons. Cessez de vous défendre
 De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
 Il suffit que l'on est contente du détour
 Dont s'est adroitement avisé votre amour,
 Et que, sous la figure où le respect l'engage,
 On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
 Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
 N'offrent à mes autels que des vœux épurés.
- CLITANDRE. Mais...
- BÉLISE. Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
 Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE. Mais votre erreur...

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant,

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu si je vous aime; et sage..

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÈNE V.

CLITANDRE seul.

Diantre soit de la folle avec ses visions!

A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?

Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,

Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE quittant Clitandre et lui parlant encore.

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt;

J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.

Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire!

Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!

Jamais...

SCÈNE II.

CHRYSALE, ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frère.

ARISTE.

CHRYSALE.

Et vous aussi,

Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

Non; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre?

CHRYSALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite;

ARISTE.

Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

CHRYSALE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas,

ARISTE.

Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

C'étoit, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

- CHRYSALE. Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants.
Je le crois.
- ARISTE. Nous donnions chez les dames romaines,
CHRYSALE. Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines :
Nous faisons des jaloux.
- ARISTE. Voilà qui va des mieux,
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III.

- BÉLISE *entrant doucement et écoutant*; CHRYSALE, ARISTE.
- ARISTE. Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.
- CHRYSALE. Quoi ! de ma fille ?
- ARISTE. Oui ; Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.
- BÉLISE à Ariste. Non, non ; je vous entends. Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.
- ARISTE. Comment, ma sœur ?
- BÉLISE. Clitandre abuse vos esprits ;
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.
- ARISTE. Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?
- BÉLISE. Non ; j'en suis assurée.
- ARISTE. Il me l'a dit lui-même.
- BÉLISE. Hé ! oui !
- ARISTE. Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.
- BÉLISE. Fort bien.
- ARISTE. Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.
- BÉLISE. Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère ;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.
- ARISTE. Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.
Vous le voulez savoir ?
- BÉLISE. Oui. Quoi ?
- ARISTE. Moi.
- BÉLISE. Vous ?
- ARISTE. Moi-même.
- BÉLISE. Hai, ma sœur !
- ARISTE. Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai ?

On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
 Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
 Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
 Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.
 Ces gens vous aiment?

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.
 BÉLISE.
 ARISTE.
 BÉLISE.

Ils vous l'ont dit?

Aucun n'a pris cette licence;

Ils m'ont su révéler si fort jusqu'à ce jour,
 Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
 Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
 Les muets truchemens ont tous fait leur office.
 On ne voit presque point céans venir Damis.
 C'est pour me faire voir un respect plus soumis.
 De mots piquants, partout, Dorante vous outrage.
 Ce sont emportemens d'une jalouse rage.
 Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.
 C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.
 Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

ARISTE.
 BÉLISE.
 ARISTE.
 BÉLISE.
 ARISTE.
 BÉLISE.
 CHRYSALE à Bélise.

BÉLISE.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.
 Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on.
 Chimères, moi! Vraiment, chimères est fort bon!
 Je me réjouis fort de chimères, mes frères;
 Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV.

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE.
 ARISTE.

Notre sœur est folle, oui.

Cela croît tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours.
 Clitandre vous demande Henriette pour femme;
 Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,

ARISTE.

Et tiens son alliance à singulier honneur.
 Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance;
 Que...

CHRYSALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
 Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
 Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.
 Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
 Favorable...

ARISTE.

CHRYSALE.
 ARISTE.

Il suffit; je l'accepte pour gendre.
 Oui, mais, pour appuyer votre consentement,
 Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
 Allons...

- CHRYSALE. Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je répons de ma femme et prends sur moi l'affaire.
- ARISTE. Mais...
- CHRYSALE. Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.
- ARISTE. Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...
- CHRYSALE. C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V.

CHRYSALE, MARTINE.

- MARTINE. Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'an dit bien vrai:
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.
- CHRYSALE. Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?
- MARTINE. Ce que j'ai?
- CHRYSALE. Oui.
- MARTINE. J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.
- CHRYSALE. Votre congé?
- MARTINE. Oui. Madame me chasse.
- CHRYSALE. Je n'entends pas cela. Comment?
- MARTINE. On me menace,
- CHRYSALE. Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.
Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

- PHILAMINTE apercevant Martine. Quoi! je vous vois, maraude!
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.
- CHRYSALE. Toutdoux!
- PHILAMINTE. Non, c'en est fait.
- CHRYSALE. Hé!
- PHILAMINTE. Je veux qu'elle sorte.
- CHRYSALE. Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte?...
- PHILAMINTE. Quoi! vous la soutenez?
- CHRYSALE. En aucune façon.
- PHILAMINTE. Prenez-vous son parti contre moi?
- CHRYSALE. Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.
- PHILAMINTE. Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

- CHRYSALE. Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...
- PHILAMINTE. Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans...
- CHRYSALE. Hé bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre ?
- PHILAMINTE. Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.
- CHRYSALE. D'accord.
- PHILAMINTE. Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.
(Se tournant vers Martine.)
- CHRYSALE. Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.
- MARTINE. Qu'est-ce donc que j'ai fait ?
- CHRYSALE bas. Ma foi, je ne sais pas.
- PHILAMINTE. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.
- CHRYSALE. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ?
- PHILAMINTE. Voudrois-je la chasser ? et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?
(A Martine.) (A Philaminte.)
- CHRYSALE. Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?
- PHILAMINTE. Sans doute ; me voit-on femme déraisonnable ?
- CHRYSALE. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent ?
- PHILAMINTE. Cela ne seroit rien.
- CHRYSALE à Martine. Oh ! oh ! peste, la belle !
(A Philaminte.)
- Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?
- PHILAMINTE. C'est pis que tout cela.
- CHRYSALE. Pis que tout cela ?
- PHILAMINTE. Pis.
(A Martine.) (A Philaminte.)
- CHRYSALE. Comment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis...
- PHILAMINTE. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.
- CHRYSALE. Est-ce là ?
- PHILAMINTE. Quoi ! toujours, malgré nos remontrances
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois !
- CHRYSALE. Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.
- PHILAMINTE. Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable
- CHRYSALE. Si fait.
- PHILAMINTE. Je voudrois bien que vous l'excussiez !
- CHRYSALE. Je n'ai garde.
- BÉLISE. Il est vrai que ce sont des pitiés.

- Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.
- MARTINE. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.
- PHILAMINTE. L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!
- MARTINE. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.
- PHILAMINTE. Hé bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!
- BÉLISE. O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment?
De pas mis avec rien tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
- MARTINE. Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.
- PHILAMINTE. Ah! peut-on y tenir?
- BÉLISE. Quel solécisme horrible!
- PHILAMINTE. En voilà pour tuer une oreille sensible.
- BÉLISE. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!...
Je n'est qu'un singulier, avons est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?
- MARTINE. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?
- PHILAMINTE. O ciel!
- BÉLISE. Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.
- MARTINE. Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.
- BÉLISE. Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.
- MARTINE. J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.
- PHILAMINTE. Quel martyr!
- BÉLISE. Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.
- MARTINE. Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'im-
PHILAMINTE à Bélise. [porte?
- Hé! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(A Chrysale.)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?
(A part.)
- CHRYSALE. Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

- PHILAMINTE. Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
 Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant.
 (D'un ton ferme.) (D'un ton plus doux.)
- CHRYSALE. Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII.

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

- CHRYSALE. Vous êtes satisfaite, et la voilà partie,
 Mais je n'approuve point une telle sortie :
 C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
 Et vous me la chassez pour un maigre sujet.
- PHILAMINTE. Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
 Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
 Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
 Par un barbare amas de vices d'oraison,
 De mots estropiés, cousus par intervalles,
 De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?
- BÉLISE. Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
 Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
 Et les moindres défauts de ce grossier génie
 Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.
- CHRYSALE. Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
 Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
 J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses her-
 Elle accommode mal les noms avec les verbes, [bes
 Et redise cent fois un bas et méchant mot,
 Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
 Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
 Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
 Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
 En cuisine, peut-être, auroient été des sots.
- PHILAMINTE. Que ce discours grossier terriblement assomme!
 Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
 D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
 Au lieu de se hausser vers les spirituels!
 Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
 D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
 Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin? [soin :
- CHRYSALE. Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre
 Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.
- BÉLISE. Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
 Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
 L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
 Et notre plus grand soin, notre première instance,
 Doit être à le nourrir du suc de la science.
- CHRYSALE. Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,

C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;

Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,

Que je lève le masque, et décharge ma rate.

De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRYSALE à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur

Le moindre solécisme en parlant vous irrite;

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos livres éternels ne me contentent pas;

Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,

Et laisser la science aux docteurs de la ville;

M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,

Cette longue lunette à faire peur aux gens,

Et cent brimborions dont l'aspect importune;

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,

Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,

Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,

Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants

Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,

Et régler la dépense avec économie,

Doit être son étude et sa philosophie.

Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,

Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,

Quand la capacité de son esprit se hausse

À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;

Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.

Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;

Elles veulent écrire et devenir auteurs.

Nulle science n'est pour elles trop profonde,

Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.

On y sait comme vont lune, étoile polaire,

Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;

Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,

On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
 Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.
 L'un me brûle mon rôti, en lisant quelque histoire;
 L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire :
 Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
 Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
 Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
 Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
 Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
 Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
 Et principalement ce monsieur Trissotin,
 C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées.
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
 Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.
 Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!
 Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
 Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
 Et de ce même sang se peut-il que je sois?
 Je me veux mal de mort d'être de votre race,
 Et, de confusion, j'abandonne la place.

PHILAMINTE.
 BÉLISE.

SCÈNE VIII.

PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHILAMINTE. Avez-vous à lâcher encore quelque trait?
 CHRYSALE. Moi? Non. Ne parlons plus de querelle; c'est fait.
 Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
 On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée;
 C'est une philosophie enfin, je n'en dis rien;
 Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien :
 Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette,
 Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
 De choisir un mari....

PHILAMINTE. C'est à quoi j'ai songé,
 Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
 Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
 Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
 Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
 Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
 La contestation est ici superflue,
 Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.

Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCÈNE IX.

ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE. Hé bien! la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRYSALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRYSALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi! ce monsieur Trissotin!...

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE.

Moi! point: à Dieu ne plaise!

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRYSALE.

Rien; et je suis bien aise

ARISTE.

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.
La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE.

Non; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence est rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte, avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère,
Et sa morale, faite à mépriser le bien,

Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
 Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
 On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
 Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
 Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ;
 Et cependant, avec toute sa diablerie,
 Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
 Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
 Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse ;
 C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse ;
 Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
 Et vous faites mener en bête par le nez.
 Quoi ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nom-
 Vous résoudre une fois à vouloir être un homme, [me,
 A faire condescendre une femme à vos vœux,
 Et prendre assez de cœur pour dire un : Je le veux !
 Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
 Aux folles visions qui tiennent la famille ;
 Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
 Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut ;
 Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
 Du nom de bel-esprit et de grand philosophe,
 D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
 Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela !
 Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
 Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
 Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
 Mon frère.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infâme

Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
 Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
 Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.
 Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.
 Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure,
 Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps,

ARISTE.

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

CHRYSALE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE. Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE. Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE. Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE. Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE. Ne faites point languir de si pressants desirs.

ARMANDE. Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE. A notre impatience offrez votre épigramme

TRISSOTIN à Philaminte.

Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, madame;

Son sort assurément a lieu de vous toucher,

Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE. Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN. Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE. Ou! a d'esprit!

SCÈNE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE,
TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE à Henriette qui veut se retirer.

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE. C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE. Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE. Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE. Il n'importe: aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE. Aussi peu l'un que l'autre: et je n'ai nulle envie...

BÉLISE. Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Lépine se laisse tomber.)

Voyez l'impertinent! est-ce que l'on doit choir
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE. De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

LÉPINE. Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE à Lépine qui sort.

Le lourdaud!

TRISSOTIN. Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE. Ah! de l'esprit partout!

BÉLISE. Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE. Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN. Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferois pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragout d'un sonnet qui, chez une princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE. Ah! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.

J'aime la poésie avec entêtement,

Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE. Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN. So...

BÉLISE à Henriette. Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse URANIE, sur sa fièvre.

Votre prudence est endormie,

De traiter magnifiquement,

Et de loger superbement

Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE. Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE. Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE. A prudence endormie il faut rendre les armes.

BÉLISE. Loger son ennemie est pour moi plein de charmes

PHILAMINTE. J'aime *superbement* et *magnifiquement*;
Ces deux adverbess joints font admirablement!

BÉLISE. Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN. Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE. *Prudence endormie!*

BÉLISE. *Loger son ennemie!*

PHILAMINTE. *Superbement et magnifiquement!*

TRISSOTIN. Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrante insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE. Ah! tout doux! laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE. Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE. On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE. Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement...

Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE. Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE. De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE. Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE. Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE. Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE. Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE. Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble,
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE. Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE à Trissotin.

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai! hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête.

Cette *ingrate* de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.

Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE,

ARMANDE ET BÉLISE. *Quoi qu'on die!*

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE,

ARMANDE ET BÉLISE. *Riche appartement!*

TRISSOTIN.

Où cette *ingrate* insolemment

PHILAMINTE,

ARMANDE ET BÉLISE. *Cette ingrate de fièvre!*

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE,

ARMANDE ET BÉLISE. Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

- ARMANDE. Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.
 TRISSOTIN. Le sonnet donc vous semble...
 PHILAMINTE. Admirable, nouveau,
 Et personne jamais n'a rien fait de si beau.
- BÉLISE à Henriette.
 Quoi! sans émotion pendant cette lecture!
 Vous faites là, ma nièce, une étrange figure!
- HENRIETTE. Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
 Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.
 TRISSOTIN. Peut-être que mes vers importunent madame!
 HENRIETTE. Point. Je n'écoute pas.
 PHILAMINTE. Ah! voyons l'épigramme.
- TRISSOTIN. *Sur un carrosse de couleur amarante donne
à une dame de ses amies.*
- PHILAMINTE. Ses titres ont toujours quelque chose de rare.
 ARMANDE. A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.
- TRISSOTIN. L'amour si chèrement m'a vendu son lien,
 PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE. Ah!
- TRISSOTIN. Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien.
 Et, quand tu vois ce beau carrosse,
 Où tant d'or se relève en bosse,
 Qu'il étonne tout le pays,
 Et fait pompeusement triompher ma Laïs...
- PHILAMINTE. Ah! *ma Laïs!* voilà de l'érudition.
 L'enveloppe est jolie, et vaut un million.
- TRISSOTIN. Et, quand tu vois ce beau carrosse,
 Où tant d'or se relève en bosse,
 Qu'il étonne tout le pays,
 Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
 Ne dis plus qu'il est amarante,
 Dis plutôt qu'il est de ma rente.
- ARMANDE. Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.
 PHILAMINTE. On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.
- BÉLISE. Ne dis plus qu'il est amarante,
 Dis plutôt qu'il est de ma rente.
 Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à
ma rente.*
- PHILAMINTE. Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
 Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu;
 Mais j'admire partout vos vers et votre prose.
- TRISSOTIN à Philaminte.
 Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,